

SITUATIONS

m. aziza a. mansouri samir ayadi malek alloula abdellatif laâbi

SOUF
FILES

abdelkader lagtaa m. i. abdoun e. m. nissaboury m. khaïr-eddine

LITTERATURE MAGHREBINE



souffles

revue maghrébine littéraire culturelle trimestrielle

siège social 4 avenue pasteur rabat maroc ccp 989-79 tél 235-92

responsable abdellatif laâbi

groupe d'action m. i. abdoun m. alloula m. aziza m. chebaa b. jakobiak
a. laâbi m. melehi e. m. nissaboury

imprimerie almaârif

s o m m a i r e

souffles
abdelkabir khatibi

prologue
avant-propos

textes en français

m. i. abdoun
malek alloula
samir ayadi
mohammed aziza
mohammed khair-eddine
abdellatif laâbi
abdelkader lagtaa
abdelaziz mansouri
e. m. nissaboury
r. bey a. laghouati
g. touati y. sebti

palma
déplacements
tréponémose
la vengeance par les goldens
histoire d'un bon dieu
oeil juin 67
âayta
le cauchemar occidental
texte
mutilation

textes en arabe

mohammed berrada salem himmich hamid houadri abderrafi' jawhari
mohammed joumari idriss khoury mohammed maïmouni ahmad
mejhati ahmad sabry mohammed zafzaf

action plastique

toni maraïni melehi
élèves école des beaux-arts
casablanca

symposium international
de sculpture mexico
exposition travaux 68

couverture
mise en page
documentation photographique

m. chebaa m. melehi
mohammed chebaa
mohammed melehi

numéro double 10-11

3^e année 2^e - 3^e trimestre 1968

prologue

En réunissant dans ce numéro de SOUFFLES un certain nombre de situations de la jeune littérature maghrébine d'expression arabe et française, nous n'avons aucune prétention de réaliser une nouvelle anthologie littéraire. Ceci aurait été d'ailleurs contraire aux principes mêmes qui ont guidé jusqu'à maintenant l'action de notre revue.

Pour une littérature en gestation, s'affirmant quotidiennement dans les contradictions, la contestation et la lutte, une anthologie reviendrait à la pontifier, à l'enfermer dans des cercueils dorés et des réseaux d'immobilisme.

Nous n'avons pas non plus la prétention de présenter une sorte de contre-anthologie pouvant avoir l'allure d'un manifeste d'école ou de groupe. Nous ne cachons pas qu'il y a de profondes divergences entre certains écrivains publiés dans ce numéro, tant sur le plan du contenu de notre future littérature, que sur le plan des problèmes de l'écriture ou des options intellectuelles et idéologiques de l'écrivain.

D'autre part, certaines options et exigences qui ont guidé notre travail concernant la littérature d'expression française ne pouvaient logiquement pas être appréhendées pour le choix des textes en arabe. Différence qui ne vient nullement à notre avis d'une rupture radicale entre les deux situations et modes d'expression (comme certains veulent le faire admettre), mais simplement du développement historique spécifique et des données linguistiques propres à chacune de ces situations.

Par cette confrontation des productions littéraires dans les deux langues, nous voulons remettre en question une dualité artificielle qu'on tendait jusqu'à maintenant à approfondir et instaurer

par la même occasion un débat, un dialogue que beaucoup ont cherché à éviter par mauvaise foi ou par intérêt.

Il n'en demeure pas moins que la matière de ce numéro a été le fruit d'un choix inévitable. Le but étant de présenter le plus objectivement possible au lecteur une somme de situations, de voix, de préoccupations de groupes ou d'individus qui se sont relativement affirmés depuis quelques années, la plupart en rupture par rapport à la littérature de l'ancienne génération, en tout cas, avec la volonté de remettre en question (d'une manière plus ou moins nette, radicale, consciente, chez les uns et les autres) un acquis littéraires et culturel, certains rapports étroits, aliénants ou dépassés dans lesquels s'empêtre depuis les indépendances la littérature tant d'expression arabe que française. Il va de soi qu'un tel choix ne pouvait être que provisoire et incomplet, vu les moyens réduits dont dispose la revue, vu les difficultés de contact entre écrivains des trois pays, parfois entre écrivains à l'intérieur de nos pays respectifs (1).

Mais s'il y a des omissions dues à ces raisons matérielles, il y en a d'autres qui sont volontaires et qu'on doit interpréter comme une prise de position nette de notre part.

2

En effet, est pour nous littérature jeune, celle qui rompt réellement avec tout anachronisme, celle qui apporte des contenus et des formes d'expression neufs. Il y a, par contre, nombre de jeunes écrivains vieux, c'est-à-dire acceptant le psittacisme mental d'une littérature fossile. D'autre part, toute littérature ne saurait valoir à nos yeux que si elle est profondément engagée dans la lutte culturelle, que si elle rejoint le combat national dans son ensemble. La littérature des bouffons, des artistes-esclaves et des agents de répression culturelle qui pullule, déguisée parfois sous des slogans de mobilisation démagogiques, ne nous concerne que dans la mesure où nous pouvons la démasquer et la combattre.

Ce faisant, le groupe de SOUFFLES, est donc conscient de la responsabilité qu'il prend en publiant ce bilan provisoire, en mouvement, de notre littérature.

Son espoir est de contribuer par là à une clarification des problèmes et de promouvoir un débat devenu urgent sur la fonction de la littérature dans nos pays, sur les obstacles (linguistiques,

(1) La plus grande lacune étant, comme le remarquera le lecteur, l'absence de textes algériens et tunisiens en arabe.

économiques, politiques) qu'elle doit surmonter pour exprimer en toute liberté les réalités et les aspirations profondes de nos peuples.

Son espoir est aussi de développer le dialogue entre les jeunes écrivains eux-mêmes afin qu'ils puissent confronter leurs expériences, sortir d'un silence et d'un isolement qui ne profitent qu'aux fossoyeurs de la vérité.

SOUFFLES

Une véritable littérature est une remise en cause de toute la littérature, une critique interne des écritures précédentes et l'élaboration expérimentale d'œuvres nouvelles. Faute de cela, les littératures timorées, écrasées par le passé, faciles à la manipulation mercantile des éditeurs, tombent dans le rituel et la démarche imitative.

4 Si la littérature véritable est une remise en cause de toute la littérature, elle ne peut être alors que sous la forme d'une subversion à la fois violente et contrôlée ; ceci a été bien compris par les nouvelles promotions des écrivains maghrébins d'expression française. Et ceux qui doutent des aspirations communes à nos peuples n'ont qu'à lire ces pages d'une écriture en rupture, ces pages de colère et de lucidité, emportée par le désir têtu de basculer le réalisme misérabiliste et le lyrisme des pauvres caractérisant la littérature inhibée de notre passé récent. On essaiera dans cette note introductive de souligner la vitalité et les contradictions de cette tentative.

Le passé de cette littérature maghrébine d'expression française est certes un fait récent ; c'est à partir de la deuxième guerre que s'est développée cette expression, corrélativement à la gestation nationaliste et à l'intérêt porté par l'intelligentsia française aux élites colonisées. On sait bien que cette époque, pour l'écrivain maghrébin, a été chargée de malentendus. Je ne parle pas seulement de ceux qui ont fait du thème de déchirement le cheval de bataille pour conquérir la mauvaise conscience européenne, cette démarche n'a été après tout que la nostalgie triste et paresseuse d'une intégration impossible, la nostalgie d'être français. Je parle aussi de cette autre promotion qui, sortie également du cauchemar colonial, a mis en cause la culture dont ils sont les reflets déformants, d'abord d'une voix très timide, presque chuchotante, ensuite d'une manière un peu plus radicale. La plupart de ces écrivains ont fait du réalisme le principe suprême du déchiffrement, le résultat a été dans la plupart des cas une série de monographies

honnêtes, lisibles comme des manuels scolaires, une écriture imposant à la réalité particulière du Maghreb les schémas du réalisme occidental du XIX^e siècle. La poussée nationaliste du Tiers-Monde a consacré sur le plan de l'écriture l'inhibition culturelle, consistant en un bricolage technocratique pour embrigader sa propre situation avec une structure de l'imagination importée.

Les nouvelles générations veulent « lâcher l'Occident », en comprenant « l'écriture comme une façon militante d'assumer sa responsabilité », et d'une façon théorique comme une tentative de ré-interprétation des écritures occidentales, comme un dépassement de ses contradictions par un terrorisme lyrique, une violente recherche de la culture nationale.

Nous sommes loin de ce réalisme étriqué, illusion de la conscience maniaque de la classification. Certes, une partie de ces essais ne fait que reprendre ou prolonger la critique de la littérature française faite de l'intérieur, d'autres étonnent également par la subversion anodine des calembours faciles, du choc un peu outré des images. Le lecteur habitué aux références peut être tenté d'y voir les résidus de la révolte surréaliste. Eh quoi ! Chaque culture a sa littérature sauvage, marginale, en rupture, et il me semble que celle-ci a un accent personnel, un lyrisme contrôlant le vertige par une conscience aigüe des contradictions, de la fragilité, du pouvoir créateur. La grande contradiction, on l'imagine facilement, réside dans le refus de la culture française et dans la volonté de recréer la langue française. Je ne reviens sur ce problème fondamental que dans la mesure où je veux attirer l'attention du lecteur sur la recherche expérimentale qui caractérise ces écrivains. Il est prématuré de procéder à un inventaire, de classer, de dégager des tendances. La variété de ces individualités, de leur écriture nous impose la prudence. On espère que ce premier bilan contribuera à élargir le débat sur la culture nationale et sur le métier de l'écrivain au Maghreb, sans oublier les problèmes essentiels de l'écriture.

Lisez ces pages sans préjugés, la confrontation en vaut le plaisir.

abdelkabir khatibi

Je suis heureux chaque fois que naît au Maghreb quelque chose qui lui ressemble intimement, secrètement issu de sa gestation contrariée et qui le recrée dans sa substance perdue, dans ses espoirs massacrés. Votre entreprise littéraire, vous ne l'avez pas voulue délibérément telle, mais vous en êtes l'organe véhément et lucide qui proclame à point nommé une nouvelle naissance. Cela est encore plus significatif d'un besoin dont nos pays sont travaillés jusqu'au tréfonds d'eux-mêmes et auquel vous donnez cette voix juste, cet inventaire de concepts et d'objets depuis longtemps oubliés ou méconnus, cette grande colère soutenue et sans crispations qui est la marque du souffle créateur quand il sonde les abîmes et balaie impitoyablement les déchets séculaires de l'esprit. Aujourd'hui, grâce à vous, la littérature maghrébine reprend sa jeunesse qui est l'âge adulte, et le seul, du langage poétique, du roman et du théâtre. La faveur qu'on vous accordera légitimement ou la gêne que vous provoquerez chez certains dénaturés et « pâles imitateurs », proviendront, n'en doutez pas, du fait que votre action littéraire est fidèle à cette terre et à ces hommes obscurs qui sont les nôtres, et les exprime non pas selon une réalité anodine et pittoresque chère aux touristes et aux fervents du régionalisme, mais à travers une vérité encore insoupçonnée, singulière, toujours vierge, dont le Maghreb, ses horizons fauves, ses montagnes, ses villes prolétaires, sa culture orale, les travaux des siens et leurs combats et leurs souffrances ou leurs joies ont plus ou moins révélé le secret au cours des siècles. Si la langue est autre avec ses inventions, cela ne change rien à cette vérité, à cette expression poétique dont la trame sensible, le ton, la colère, la truculence, la révolte, l'ironie, l'inquiétude même ou le goût du scandale et l'impiété et la sombre magie des mots sont des traits majeurs, combien familiers à nos cultures populaires. Et puis, assumer une langue et un langage comme vous le faites, est à la fois la preuve que vous connaissez nos pays en les situant, en les exprimant dans leur temps vécu et en vous exprimant vous-mêmes au diapason des voix de partout qui répondent ou s'identifient à leur juste véhémence.

mostefa lacherai

Buenos Aires, le 31-8-68

*Tis the times plague when
madmen lead the blind.*

Shakespeare

King Lear IV 1

palma

... me voici au terme de mon sommeil séculaire. Je m'ébroue et dans mon élan je récupère toutes mes sèves anciennes de palmier nain.

Je suis là. Il fait froid. Je suis là et il fait froid. Mes doigts baguettes froides. Il fait froid. Je suis là. Je suis là et je ne sais même pas si elle viendra. Il fait froid. Il fait froid. Il fait froid.

Je l'ai attendue. Il pleuvait. Elle est venue. Elle est entrée noyée dans ses cheveux. Elle se curait les dents avec une carte métallique – cure-dents, miroir et peigne – . Il pleut. Nous avons bu un café ; fumé ; nous nous sommes regardés en chiens de faïence. Puis nous avons mangé du thon à la tomate et des œufs brouillés. Bu un café ; fumé ; regardés en chien de faïence.

Il a plu pendant toute la nuit. La nuit durant elle m'a raconté sa vie d'une voix tantôt monotone tantôt enflammée espérant me **changer** disait-elle. Au matin il ne pleuvait plus. Elle est partie atterrée par mon incapacité à lui jurer un amour éternel. Elle est partie noyée dans ses cheveux et ses larmes en labourant ses joues avec sa carte métallique.

En fait je savais bien ce qu'elle voulait, ce qui la poussait à me parler ainsi. Les femmes ont peur des grenouilles. Elle avait peur de Palma mais surtout elle en était jalouse .J'ai eu beau lui expliquer que c'était absurde elle ne voulait rien entendre. Je te veux entier à moi disait-elle. J'essayais vainement de lui faire comprendre qu'ici chacun est pour soi et Dieu n'est pour personne...

Au matin quand la pluie a cessé elle est partie furieuse menaçant de revenir avec la police, de m'intenter un procès pour l'avoir trahie... Elle est partie. Je suis là. il fait froid. elle est venue réellement. les extrémités froides de ses mains me l'ont dit. Je suis dans un cimetière d'absence.

Je sortis à mon tour. Il ne pleuvait plus mais l'atmosphère était boueuse. Un jour-coquille-vide. Un jour-camomille. Un jour-vermifuge.

Un jour-sens-unique. Un jour entouré de fils barbelés électrifiés et rouillés. Un jour éborgné. Un jour purulent. Un jour-proxénète-chauve coiffé du chapeau de Napoléon. Un jour à contre-courant. Un jour impudique.

Les rues étaient verticales et glissantes. Les gens se rassemblaient en groupes aux coins des rues. Celui qui perdait pied était mort. Il fallait marcher par petits groupes en s'accrochant les uns aux autres pour ne pas glisser.

Quand la pluie s'est arrêtée un brouhaha monstrueux a succédé au silence des longs jours de mauvais temps. Impossible de discerner une parole nette. Les gens **parlaient pour parler**. Ils pataugeaient dans un langage incertain.

Je quittai mon grenier. Je n'avais pour tout bagage qu'un lichen gris-cendre, une paire de chaussettes trouées, des lunettes noires, et un vieux transistor.

8 Dans les rues les gens se groupaient par affinités. Ils allaient spontanément les uns vers les autres comme s'ils s'étaient toujours connus. Les isolés ne faisaient pas long feu ; après une glissade formidable ils s'écrasaient, morts, sur le sol. Ils étaient enlevés aussi rapidement pour ne pas gêner la circulation. Pourtant il y avait des groupes plus audacieux que les autres. Ils réussissaient à se libérer les bras – qu'ils avaient longs – à rester en équilibre, et les mains en porte-voix ils lançaient dans l'air opaque des cris de chacal et ils attendaient satisfaits et grave que l'écho de leurs voix leur revienne – ce qui plongeait les autres à la fois dans l'extase et l'effroi – . Ensuite ils s'applaudissaient et s'embrassaient bruyamment. Ne pouvant applaudir les autres poussaient de grands cris incompréhensibles et déchirants.

Quant à moi j'avais deviné le jeu. Ces acrobates étaient des malins : quelques uns, bien cachés, se baissaient pour leur retenir les pieds pendant qu'ils lançaient leurs cris et se trémoussaient.

Je sortis pour participer à la fête commune. En vérité je fuyais. J'avais peur qu'Elle ne revienne avec la police. Ici l'indifférence en amour se paie par la détention perpétuelle.

Je rasais les murs marchant de côté comme un crabe. Je prenais soin de ne pas lever le pied ce qui aurait pu m'être fatal. Je m'accrochais aux aspérités des murs et m'intégrais rapidement dans un groupe quand il venait à passer près de moi. Je progressais rapidement à mon grand étonnement et à la surprise aussi de quelques groupes qui, jaloux de mon équilibre, tentèrent de me donner la chasse. Mais du fait de leur nombre ils se perdaient en gesticulations désordonnées et en jurons terribles en me voyant les distancer. Enfin je ne sais combien cela dura ni comment je me retrouvai au grand soleil parmi les palmiers à l'endroit où vivait Palma.

J'ouvris le transistor. Au son de la musique Palma sortit de l'eau. C'était notre signal. Elle coassait de joie. Intelligente et toujours de bonne humeur elle avait compris pourquoi je partais. Plus même elle désirait me suivre. Moi je ne voulais m'encombrer de quoi que ce fût mais j'ai cédé devant tant d'insistance. Après tout c'était le seul être qui me comprenait. Elle a sauté dans ma main tendue enveloppée d'un foulard rouge – volé à je ne sais qui pendant que je traversais les rues de la ville – ; ainsi, enfant, je capturais les grenouilles pour les vendre aux Espagnols qui en mangeaient les cuisses...

Et nous sommes partis – entre temps, par précaution, je me suis délesté de mes chaussettes et surtout de mes lunettes ; on ne sait jamais pensais-je dans le cas où on aurait donné mon signalement... –

Des vapeurs d'air chaud dansaient sur le goudron caramélisé.

Nous sommes partis, elle dans la poche de ma chemise, à gauche, juste sur mon cœur et moi, marchant, sifflant et m'amusant à regarder l'empreinte de mes semelles sur le goudron surchauffé qui fondait sous les pas... Non, je n'avais pas de souliers... Le goudron tiède et moelleux me chatouillait la plante des pieds.

J'avais peut-être des souliers...

Mais c'est un détail sans grande importance car le goudron c'est MA MEMOIRE.

Je marchais donc sur-dans-ma mémoire, Palma dans la poche de ma chemise et le transistor ouvert à fond.

Je voulais une dernière fois écouter les informations. C'était l'heure des informations. Hymne national. La libre circulation est de nouveau possible. On peut désormais se déplacer sans risque de glissade mortelle. Le courrier est rétabli et les magasins ont réouvert. C'est un jour de fête mais aussi un jour de deuil puisque le nombre des morts et des blessés est considérable. Une voix d'homme alternant avec une voix de femme. S'efforcent de paraître affligés pour communiquer la liste des victimes.

J'y reconnus beaucoup des miens. Il y aura un meeting à midi sur la place de la grande mosquée. Une heure de silence sera observée à la mémoire de ces martyrs du mauvais temps. La soirée sera consacrée à des festivités de tous genres. Hymne national.

La mémoire est lâche quand il s'agit d'évoquer les morts.

Ainsi de nouveaux disparus s'ajoutent à mon cimetière.

Ne parlons pas des ancêtres. Je n'ai jamais su ce que c'est qu'un ancêtre.

Ce fut d'abord le père. Au premier cri de ma naissance il s'évanouit. Sa voix s'est perdue dans un brouillard mortel. Tant d'autres suivirent. Il ne me restait plus que la vieille grand-mère aveugle que je conduisais chaque vendredi, substitut de ses yeux, au cimetière – un cimetière accablé par le soleil et balayé par le vent. Un cimetière chétif, fatigué de naissance. Un cimetière sans frontières qui pousse

n'importe où. Un cimetière à peine à fleur de terre. Un cimetière à vous couper l'envie de mourir – j'étais l'amer mobile et provisoire dans l'océan trouble de son passé. Elle faisait vivre les lieux là où je posais le pied. Je la guidais dans sa mémoire. J'étais le fil d'ariane dans le labyrinthe de ses ténèbres. Un jour elle cessa véritablement de voir. Mes yeux mirent longtemps à s'accomoder à la lumière.

Enfin je rencontrai cette femme. Je te veux tout entier à moi à moi seule disait-elle. Mais moi j'étais occupé à compter mes tombes. Et ce fut la catastrophe. Je n'ai pas su je n'ai pas pu la retenir.

J'ai abandonné la route nationale. J'ai mis le foulard sur ma tête sur le foulard le lichen et sur le lichen Palma.

J'ai longtemps marché. J'ai vendu le transistor au marché aux puces en traversant un petit village avant de quitter la route nationale. Avec l'argent j'ai bu une bière bien fraîche et j'ai acheté des cigarettes américaines. Façon de fêter mon départ quoi.

Je marchais sous la canicule sur les sentiers de ma mémoire avec Palma sur ma tête et en fumant des Lucky-strike.

10 J'ai quitté la ville et la route nationale sans ressentiment aucun. Sous le soleil j'ai marché sur une piste poussiéreuse. Je voulais partir le plus loin possible. Tout départ est une fuite. Je marchais et je racontais ma vie à Palma. Je voulais régler leur compte à mes souvenirs. Lui raconter ma vie de A à Z. Quand le soleil eut atteint le zénith Palma se mit à se plaindre. Elle souffrait de la chaleur. Elle poussait des gémissements rauques. Mais moi je voulais lui raconter ma vie. L'enfance parmi les lauriers et les grenadiers... l'école primaire... mes premières haines et mes premières amours... Je voulais lui raconter tous mes désastres, lui décrire dans le détail la vie de tous mes morts. Mais elle gémissait toujours en m'interrompant chaque fois aux moments les plus intéressants et les plus pathétiques. Elle gémissait toujours. Je lui expliquais que cela était vital pour moi, que je tenais à raconter ma vie pour m'en défaire une bonne fois pour toutes. Vainement. Je finis par nourrir une véritable haine contre elle. Et dans ma colère je décidai de lui faire payer très cher son incompréhension. Je formai secrètement le projet de me débarrasser d'elle.

Je l'ai donc délivrée. Du foulard et du lichen je lui ai confectionné une sorte de hamac que j'ai accroché au bout d'un bâton. Je mis le bâton sur mon épaule comme les voyageurs de jadis et repris ma route.

Au crépuscule nous longions le lit d'un oued desséché. Un vent de sable qui menaçait d'être violent commença à siffler. Je me suis arrêté.

J'ai retiré Palma du foulard. Je l'ai longtemps regardée hésitant à la perdre. Je l'ai serré dans ma main. Je voulais l'étrangler... j'ai serré... elle coassait de joie car elle croyait que c'était là une marque d'amitié. J'ai serré plus fort. Je la regardais. Elle se débattait et je lus dans ses yeux qu'elle avait compris mon projet assassin. Je lus dans ses yeux... elle ne m'en voulait pas... mais semblait me mettre en garde contre quelque chose. Ses yeux globuleux parlaient.

Voici ce qui t'arrivera

Quand tout s'achèvera il ne te restera plus d'eau pour faire tes ablutions. Tu brandiras ton sexe au soleil et de ton sperme caniculaire naîtront les fils qui ne reconnaîtront jamais leur père. Issus du silence.

Quand tout s'achèvera tu te demanderas où tu as laissé celui - toi-même - qui te suivait plus près de toi et plus fidèle que ton ombre.

Ne t'oubliera pas seul le sirocco.

Quand tout s'achèvera tu creuseras plus profondément encore ta solitude.

Tu ne seras pas plus éternel qu'un langage de mort.

Tu compteras tes doigts tes yeux tes membres.

Tu éprouveras ta voix ton regard en toi et hors de toi-même

Tu n'oublieras pas tes ongles ils auront leur mot à dire.

Quand tout s'achèvera tu réclamera le droit de te taire sans avoir jamais parlé.

Au déclic du cœur tu n'auras plus qu'à suivre le vent.

Mais préféreras-tu peut-être laisser en gage ta peau - mais soigneusement tannée - mais soigneusement pliée - ou hypothéquer ton sang.

Tu partiras avec le seul rythme de tes nerfs pourris.

Tu ne signeras pas les cadrans solaires et tu ne compteras point tes heures à l'écoulement du sablier.

Quand tout s'achèvera tu couperas toutes les amarres. Tu seras iceberg.

Tu jetteras quelquefois l'ancre dans un cauchemar.

Tu ne marcheras pas nus-pieds dans l'eau de peur de noyer tes chimères.

Enfin quant tu auras tout épuisé

quand tu n'auras plus rien à perdre

quand tu n'auras plus qu'un seul tour dans ton sac

tu joueras ta vie aux confins du précaire...

Je serrai plus fort pour la faire taire. mais je n'ai pas eu le courage de l'achever. J'ai fermé les yeux et je l'ai lancée au loin de toutes mes forces et je suis parti en courant. Après tout elle seule avait essayé de me comprendre...

Je voulais lui raconter ma vie. Elle gémissait. Je voulais m'en débarrasser une bonne fois pour toutes. Elle gémissait toujours. Je

l'ai serrée palpitante dans ma main. Ses yeux enflés ressortaient encore plus. Elle coassait heureuse mais moi je voulais l'étouffer. Je l'ai enveloppée dans le foulard. J'ai fermé les yeux et je l'ai projetée au loin et je suis parti en courant.

Je poursuis mon chemin seul, avec mon lichen. Il poussait sur la pierre unique de la maison paternelle construite en toub doré si chaude l'été et si froide l'hiver tout près de la route nationale étincelante sous le soleil d'un éternel juillet. Il tapissait presque toute la pierre gris-pâle en ses enchevêtrements arachnéens. Cerveau desséché recroquevillé sur son histoire.

Mais l'odeur de Palma me suivait toujours. Tu partiras avec le seul rythme de tes nerfs pourris. Tu jetteras quelquefois l'ancre dans un cauchemar. C'était le lichen qui recelait encore sa présence. A son tour je le balançai.

Fin. Il fait nuit. Le vent de sable souffle de plus belle. Je suis donc seul ? Vraiment seul ?

Mes nerfs
mon cœur
mes neurones
 affolés

QUE FAIRE ?

où est le centre
où est le pourquoi de l'interrogation
faut-il se retrancher dans ses ongles
renier sa peau
rester sourd au rythme du sang
tenter une crucifixion qui n'a pas de sens
s'exposer à toutes les fournaises
tracer une bonne fois pour toutes une croix
– une vraie – sur soi pour renaître peut-être
de ses propres cendres
mort absurde
ou encore
faut-il poisson égaré se laisser prendre dans le filet
de mots morts
amen à toute échappatoire
je hais ceux qui savent où ils vont
moi une épithète peut me faire changer de but.

Un tremblement de la racine de mes cheveux me prévient d'un désastre prochain.

Il fait nuit. Le vent redouble de force. Au dé clic du cœur tu n'auras plus qu'à suivre le vent. Je ne dormirai pas je ne dormirai plus. J'arrête là ma fuite. Je reviendrai sur mes pas. Je retournerai là-bas. Là-bas il y a tout à refaire. Je ne sais pas... refaire la géométrie des rues, redresser le soleil pour prévenir toute éclipse, créer un comité pour la défense des chiens errants, établir une constitution

pour les oiseaux. Enfin tout est à refaire. Je reviendrai sur mes pas. Sur mon passage je mobiliserai toute une faune fraternelle. Je lui apprendrai le vrai langage. Le langage de la razzia. Nous sèmerons dans les têtes et les cœurs un seul mot. Le mot **essentiel**. Une faune fraternelle. Les sauterelles, les mites, les rats... Rien de tel pour remettre sur pied un pays qui chancelle. Sans oublier les maréchaux-ferrants leur rôle est considérable. Les acrobates maladroits – entre autres – leur seront confiés. Ils pourront remanier les neurones aux uns – en somme leur ferrer le cerveau – ; assurer une meilleure agilité aux orteils des autres ; à d'autres encore consolider les articulations. Je ne sais pas, tout est à refaire.

Je rebrousserai chemin plein d'une violence lucide et froide et déjà je ris à grands éclats de la tête qu'ils feront en me voyant revenir avec ma faune.

Je ne dormirai plus. L'insomnie terrain des clartés seule pourra m'aider à crever l'obstacle des monstres. Juste le temps de faire le bilan, juste le temps de retraverser la silice brûlante jusqu'à la source de ma préhistoire nourricière afin d'en renaître **entièrement nouveau**, et je rebrousserai chemin. Juste le temps de mettre au point la topographie de ma **mémoire future**...

déplacements

qu'avais-je dit qui n'était pas
subversion d'une écriture étiolée
femme sans cesse reprise à son sexe défendant
dans un rituel carnassier entre tous
celui de mains conquérantes
sur des villes désertées

certains braves surenchérirent au-delà de toutes proportions

14

ce fut dit-on un jeu d'enfants adultes
où le refus devenait subtilité quelque peu voyante

il fallait épuiser les ressources d'une mendicité
et découvrir une raison à ce renforcement des mesures d'exception
où demeurerait comme un relent de nuits
ou de navires déventrés
cette odeur d'une terre labourée

il y eut cet affreux rire de bêtes prises de démence
et une multitude d'orages pour un dilemme sans solution

alors
commença un long voyage onirique
vers les couches superposées d'un limon où nous retrouvions
sans cesse les nécropoles de tous ces êtres chers
et mal enterrés

et là très longtemps encore j'ai hésité
pour une raison fort imprécise
qui me reviendrait n'était cette habitude d'amnésie
quotidiennement suscitée
comme annulation d'une mort houleuse au-delà de laquelle
rien ne subsistait que cette vague impression
d'un gel euphorisant

il aurait sans doute suffi d'une fermeté
à la mesure de notre désespoir héréditaire

un terrassement ébrèche l'unique sol
sur lequel il aurait été de bonne augure
d'édifier pour une descendance remarquable
un logis

qui puisse sans fin inspirer la haine du confort
et l'attachement sans ostentation aux femmes les plus communes

mais maintenant plus rien que cette indifférence
aux nuances délicates des changements de saisons
et toujours

aussi déficiente cette mémoire
pour repérer l'étrange manège d'un paysage
soudé aux étoiles

revenant indéfiniment comme une lecture laborieuse
qui troublait tant nos plus illustres compagnes

un vent nous habitait sans doute depuis les premiers jours

et s'il fut un seul mérite à nos pérégrinations
c'était indéniablement cette absence de traces
non point voulue
mais comme naturelle
qui faisait douter de nos déplacements
dont il n'existe pas de chroniques en dehors
de quelques traditions orales aux chronologies irréelles

*Colloque restreint pour
un trottoir
adressé bénévolement
et impérativement
au Grand Colloque du
luxueux Club des Pins
" statuant l'avenir " de
notre culture populaire...*

pour un dialogue ouvert...

succinctement.

DROIT de naître en ayant conscience d'avoir écrit entre deux eaux, l'expérience d'un homme remettant sans cesse en question la conciliation tentée

DROIT d'affirmer nos exigences, et, par une prise de position réfléchie à l'égard de celles-ci, préparer nos armes en vue de la controverse certaine.

DROIT de tenter à ciel ouvert une utilisation de la langue provisoirement imposée dans un but authentiquement progressiste, conscients que l'œuvre, si elle doit être consacrée aujourd'hui, ne restera pour les générations à venir qu'une manifestation concrète des luttes nécessaires en leur temps en vue de préparer des ouvertures plus rationnelles

DROIT en cette époque de transition de reconnaître sans vergogne que cette langue rassemble autour d'elle une audience que nos différents dialectes n'atteignent pas — étant plus des facteurs de séparatisme linguistique et « régionaliste » qu'un facteur de regroupement effectif

16

DROIT de prendre le relai, conscients que notre parole sera submergée demain par ceux-là même à qui nous aurons apporté un langage renoué — moins au niveau de l'écriture, le contenant étant toujours basé sur les exigences esthétiques favorables à la langue étrangère utilisée, qu'au niveau du contenu, les thèmes développés nous appartenant en propre — car notre aspiration légitime est de soumettre la langue française aux seules exigences, non pas de nos intellectuels éclairés à l'aise dans leurs mots châtiés, mais bien à celles de nos ouvriers et paysans, à leurs enfants qui connaissent la vraie valeur du mot simple et quotidien — celui qui réclame, qui quémande, qui mendie — ce CRI qui se dispense de toute phrase. Pour un poème ouvert dont nous tenterons de plier l'esthétique aux lois rythmiques de notre langue populaire parlée et chantée, aux lois sémantiques de nos dialectes dont nous reforgerons la richesse en recherchant les images originales, en les réinventant tout en acceptant le stade laborieux de la traduction la plus fidèle possible. Pour un poème-suicide véhiculant lui-même ses germes empoisonnés et mortels, diront certains. NON. Plutôt pour un poème contre-poison. Car dans ce périlleux compromis qu'est le bilinguisme, la victoire est à ceux qui viendront dans quelques décades sans avoir vécu notre déchirement — déchirement dont ils prendront connaissance par notre témoignage et par diverses autres sources d'information. Surtout que notre témoignage ne soit pas le reflet de digressions par trop individualistes mais qu'il s'inscrive dans une lutte commune pour une libération et une indépendance culturelles. Peut-être qu'à ce prix il s'inscrira dans un contexte plus universel, celui de la lutte pour la désaliénation de l'homme triomphant de toutes les forces contraignantes.

DROIT de laisser à ceux qui ont choisi le pourrissement certain en dépensant leur énergie dans une recherche esthétique pure, le soin de se condamner eux-mêmes

(1) Le manifeste que nous présentons ici a été rédigé et distribué par quatre jeunes poètes algériens, en marge du Colloque Culturel National qui s'est tenu à Alger en mai dernier.

Nous avons jugé nécessaire de publier ce texte, dans la mesure où il situe les préoccupations d'un groupe, une certaine tendance de la jeune poésie algérienne d'expression française.

DROIT de prouver le tort et de condamner ceux qui, par opportunisme béat et par démagogie facile, prostituent le mot POESIE dans leurs divagations malsaines

DROIT de donner vie au poème-tract s'il s'avère nécessaire aujourd'hui et pourvu qu'il suscite la contestation. L'Histoire saura le prendre en charge ou l'ignorer

DROIT de laisser à ceux qui tentent une adéquation totale entre engagement et esthétique, la possibilité de dévoiler leurs travaux devant une CRITIQUE CONVAINCANTE ET LUCIDE

DROIT D'EFFECTUER NOTRE RECONVERSION DEVANT TOUS car en nous critiquant ils seront contraints de faire leur propre auto-critique. Nos problèmes sont les leurs et pour nous, écrire n'est qu'un moyen en vue d'apporter notre humble contribution à l'établissement d'une authentique culture populaire et non populiste

De front nous voulons construire des écoles, alphabétiser, mener à bien notre chant. Le seul véritable, celui qui ne nous appartiendra plus exclusivement, car il sera le lieu de rencontre de tous

DROIT d'affirmer notre désir de ne plus être notre seul juge et de s'entendre dire « NON » par autrui pourvu que cela soit fondé, de se voir rejeter si cela est salutaire. Nous ne démissionnerons s'il est nécessaire qu'après avoir été confrontés devant tous

Ces textes témoignent d'une existence encore embryonnaire. On peut naître prématuré et mourir par asphyxie sous les pressions du monde ambiant déjà en place. La naissance peut être tumultueuse ; on peut aussi naître mort. Celui qui ASSISTERA « l'écrivain » par la lecture réfléchie de ces textes, des textes à venir, fera Son Diagnostic. Quand sera donnée la possibilité de regrouper tous ces diagnostics, l'heure du constat, de la contestation, du renvoi ou de l'admission sonnera.

QUE LES INTELLECTUELS S'EXCITENT
QUE LES « CLASSES » JUGENT
MAIS QUE SEUL LE PEUPLE DECIDE

Très humblement
« comme il ne se devrait plus »

NOUS

bey. laghouati. sebti. touati.

tréponémose

pourpre pourpre haïe haïe et demain demain ne viendra jamais
mais pam pan ma mémoire tu es sotté tu sautes au-delà des barricades
que l'aurore croit bien dresser et toi chair pourrie meurtrie que la
nuit n'embrassera plus jamais mais comme tu es douce et calme à
la fin gloire donc au meurtre qui nettoie gloire à moi à toi pourpre
pourpre mémoire qui coule mémoire qui chatouille cette chair trouée
de mille plaintes refoulées mémoire parfaite des jours imparfaits.

blottie mollement

18

tu étais contre le diaphragme pleurétique et scrupuleux de ton
lit en veilleuse fumée les gens passaient tu regardais les gens passer
à l'extérieur de ton alvéole infectueuse tu chatouillais tes fesses avec
des griffes en stries ocres et puantes tu n'étais pas belle un soleil perdu
dans un ciel abcdéaire tapait circulairement sur les bronches de ton
quartier aux encens vaporeux aux crachats purulents aux cris autro-
phoniques haïe ils résistaient malgré tout malgré tout cela l'occipital
résistait merveilleusement par instinct ils passaient par instinct ils
s'arrêtaient par instinct quel bon dieu les avait si diaboliquement
séduit réduit à une respiration accélérée et un battement de cœur inouï
saccadé fracassant les otites les croups et les sinusites allergiques dans
le couloir glacial et pharmaceutique d'un hôpital populaire unique et
poussiéreux condamné gouvernementalement à une mission humaine
et aux plaies farcies

on vous a nommé là-bas vous devez y aller tout de suite et faire
plus que votre possible pour guérir les gens qui y sont s'ils sont encore
en vie oh oui bien sûr on vous donnera tout ce qu'il vous faut on
vous donnera même un tableau d'honneur

et c'était un vrai tableau d'horreurs haïe haïe un soleil tapait
mon dieu bon dieu un palmier sur les toits qu'on voit solitaire parmi
les vies caduques dorlotait solennellement ses écailles indécentes et
téméraires les toits n'étaient plus qu'un rêve rongé par les taupes et
les dunes et les dunes se fiaient à une obscénité indicible que les loups
contemplaient en hurlant cocorico ils te contemplaient ils s'arrêtaient
d'un coup sec et machinal ils brisaient la glace muqueuse de ta vitrine
lasse et rouillée quelques vagues virus bien gentils manifestaient leur

mécontentement furieux mais déjà les squelettes en loques se disputaient à l'entrée se ruaient se giflaient déjà ils te lançaient en chœur comme à un médecin troublé par sa sueur nauséabonde que les rats n'ont pas léchée depuis neuf jours et quatre nuits ils te lançaient démoniaquement comme à un bon dieu

bonjour chouchou comment va ta blessure
saigne toujours et c'est pas cher

pourpre pourpre mémoire sottie ne va pas très loin car très loin il y a des marécages et des moustiques savants il y a des gisants de flux et de reflux il y a des tripes de loups haïe mémoire coule sur l'aurore qui ruisselle sur nos corps mon corps et son corps tous les deux flétris par le passé

tu n'avais pas honte

tu n'étais pas belle tes lèvres gercées me suffoquaient le khol qui pendait à tes cils me suffocait ta gaine arrachée aux yeux des amorphes me suffocait je n'osais omettre le remplissage de mes yeux par la sérosité rougeâtre de ta volupté sexuelle haïe je disais haïe le malade ne peut jamais ne pas gémir et je gémissais jusqu'à la nausée de mes orteils au beurre noir sans être malade je me croyais ainsi la raison le bon goût et le bon sens te regarder te regarder encore toi alors que haïe le tranchant de l'aurore me fait haïe je regarde ma langue couler devant mes narines comme une écriture qui se meurt sans points ni virgules sous l'abcès de notre soleil enfoui sans la solitude de notre palmier sans les gisants de nos jours carboniques on ne pouvait guère observer que dis-je prévoir ce bon goût ce bon sens cette sauce de raison mémoire tu me tues c'est comme la dissection d'un rectum

gloire gloire

je n'étais pas de ces infirmes que tu soignais à tous moments la nuit

il y avait toujours des étoiles dans les tripes chaotiques du ciel avortant les grillons gémissaient fidèlement harmonieusement avec les yalili ya ini éprouvant un plaisir d'hémorragie faisant l'appel furtif devant la salle d'opération dépourvue du moindre couteau pour enfoncer les plaies qui jacassaient perpétuellement la lune était d'une humeur jaune d'œuf elle coulait sur les dunes qui se chatouillaient les prostates je regardais derrière ma fenêtre et j'attendais leur arrivée timides ils l'étaient mais ils se déshabillaient pour ne pas me payer les ordonnances ils te payaient toujours tu riais tu disais qu'ils venaient te voir dans ta boutique concave je ne pouvais point les chasser car moi pauvre inertie je n'étais qu'un pauvre médecin alors que toi pauvre inertie tu étais la prostitution gélatineuse au chocolat non glacé ils venaient par quatre et par seize ils venaient vipères aux poings et qu'est-ce qu'un homme qui ne se meurtrit pas de vices de rages et d'alcools trois bases antibiotiques bien nourrissantes qui ne cesseraient de faire de nous le parfait modèle de l'existence car on ne se plait totalement que dans la marche effrénée et torrentielle vers le calme océan où l'on végète tel qu'une algue que les morsures des requins ne blessent plus jamais autant te lécher l'aisselle et te chuchoter autant faire la queue autant se gratter les cuisses autant te demander

bonjour chou chou comment va ta blessure
saigne toujours et c'est pas cher
pourpre pourpre éclats de pourpre entre mes cils aimantés et demain
demain et déjà la rosée nitrique nous purifie de mon crime et toi
mémoire agile et frivole faut-il que je t'attache aux battements de
l'aorte qui glisse sous la fine membrane du silence haïe haïe ha ha
je riais

chaque fois qu'un omar ou un jilani se mariait chaque fois que
l'un d'eux se réservait un tas de chair et d'os un tas qui était toujours
jaloux rongé par l'hypocondrie pétrifiée pauvres femelles qui se
mordaient le mamelon sur un lit d'insomnie alors que toi tu possédais
tous les glands oh quelle vérité indicible oh quelle vérité il semblait
que tu perdais tes clients garce mais erreur erreur ils revenaient ils
attendaient tout gentiment tout fidèlement tout lividement vipères aux
poings ils se déshabillaient je chuchotais pouf je disais pouf derrière
ma fenêtre je crachais du fond de la vésicule et ils faisaient de même
ils me torturaient les côtes fatigue générale on m'avait ordonné cela
examiner tout simplement les malades dire tout simplement fatigue
générale rédiger tout simplement les ordonnances recommander tout
simplement repos général haïe mes fesses brûlaient sur une même
chaise et le carnaval se poursuivait sur mes rétines

le soir

il me tombait sur la tête entre les pariétaux et je pouvais alors
ramasser sur le seuil de l'hôpital quelques crachats en effervescence
qui disaient charlatan charlatan ces pauvres petits que j'aimais que
20 diable vient faire l'amour dans un cas d'hémorragie l'hémorragie
c'est la joie de ne plus vivre c'est la synthèse de la vie et de la mort
qui s'embrassent continuellement dans une tumeur de regrets ça
pulule et ça tue ça se gonfle ça se gonfle et puis chplaq le bouchon
partit tout gueux tout charogne et salut au vin qui coula sur nos
crânes vrombissant qui usa notre éveil qui nous entraîna parmi les
loups sur les dunes muettes

cette nuit

personne n'est venu te trouver personne n'est venu se plaindre
à toi personne ce fut le début de notre paralysie je leur ai offert des
bouteilles et des bouteilles toi ou moi au fond c'était la même migraine
c'était toi ou moi c'était deux prostitutions l'une gratuite et l'autre
c'était toi ce fut moi qui leur dis

buvez bonnes gens je vous aime je vous offre le sang de mes
blessures gratuitement buvez et que vive l'asphyxie épileptique que
le vent de la nuit inspire aux étoiles

hourrah

notre palmier se dressait comme un tréponémène et les toits se
décomposaient en une infinité de fongus la lune n'était plus qu'une
nausée les loups se rassemblaient autour de notre feu pâle et ammonia-
qué nous ne nous regardions plus le verre se brisait dans l'œsophage
et les quelques degrés tourbillonnaient déjà attaquaient les prostates
humectaient la langue les amygdales la luvette et le point aveugle et
de nouveau ce fut la queue devant ta vitrine ce fut un bourdonnement
feutré

j'ai eu faim

j'ai invité les loups à partager mon chancellement ils se sont endormis dans mes bras ma tête a glissé et je ne sentais plus rien sous ma joue droite je ne sentais qu'un doux duvet qui se baignait dans les sels de mes larmes qui me chatouillait l'os molaire.

debout impuissant

debout mais je ne pouvais pas bailler il était là planté devant moi comme une seringue les cils de l'inspecteur ne m'ont jamais inspiré une guérison

j'ai examiné tout le village pour te localiser

j'ai disséqué tous les cafés toutes les maisons

et le bordel

le bordel que veux-tu dire malappris

rien monsieur l'inspecteur sauf que je ne puis plus être ailleurs haïe haïe il me fallait des chaînes des bandages je ne pouvais plus marcher je sentais mon sternum haché mon bassin comme un ballon dirigeable

que voulez-vous monsieur l'inspecteur

voir où vous en êtes dans votre travail

quel travail

vous avez été nommé médecin et non pas barman de loups

les loups ramassèrent les bouteilles et se dirigèrent vers la nuit la nuit n'avait pas d'horizon l'horizon était dans ce couteau enfoncé dans ma poche

monsieur l'inspecteur vous m'emmerdez, il n'y a pas de médecin dans ce village il n'y a qu'une prostituée et une seule

vous êtes un cas difficile qui m'échappe

et quel cas

je ferai mon rapport monsieur

monsieur je vous en prie et faites-le le plus vite possible j'ai envie de voir l'aurore et je vous offre le matériel que vous ne m'avez jamais envoyé et les médicaments et les pilules et les crottes de chèvres je démissionne vous m'avez envoyé à la mort j'en suis mort moi-même

mais il y a un hôpital

et un bordel les gens devaient choisir entre la vie et la mort après tout c'est la même migraine

les hiboux gémissaient les grillons accordaient les étoiles galo-paient les vents fouettaient les flammes se sont calmées les loups n'étaient plus là les dunes ont repris leur remous l'inspecteur me dit d'un ton acerbe

vous aurez de mes nouvelles

les toits étaient dans un pétrin hideux mes pas se précipitaient sur le sable mou et humide l'air était poisseux une odeur de charogne les loups ont crevé dans les marécages derrière les dunes et le virus courait dans la nuit comme je courais vers toi tu regardais les gens à l'extérieur de ton alvéole infectueuse tu n'étais pas belle et les gens étaient dans une paralysie générale progressive la femme d'omar était venue chercher son pauvre mari les autres femmes ne sortaient plus je suis entré tu n'étais pas belle malgré tout

bonjour chouchou comment va ta blessure

qu'est-ce que tu veux le toubib

coucher avec toi faire l'amour et puis nous suicider n'est-ce pas
que c'est logique
mais
mais je suis comme toi tu es comme moi nous sommes tous les
deux missionnaires
notre mission est de vivre pour mourir puisqu'après tout les
loups sont morts puisqu'après tout on ne peut plus rien pour la vie
tu es malade
je suis médecin
c'est pas sérieux
c'est sérieux faisons l'amour amour pour amour autant mourir
avec les autres alors
faisons
l'amour
haïe

pourpre pourpre aurore qui brûle tu vivras sans moi tu vivras sans
nous et toi mémoire reviens car je m'en vais au-delà des dunes
au-delà des marécages dans le flux et le reflux d'une hémorragie un
jour j'ai disséqué avec mon couteau une souris blanche qui n'était
pas belle pour rire il y avait dedans une hémorragie et du sang et des
chancres un vrai torrent de tumeur et les lèvres de la blessure se
refermèrent sur mon couteau à jamais et toi pourpre pourpre qui me
surprends dans mon immobilité je ne te fais pas signe de cette main
qui glisse sous le silence car cette main ne verra pas le soleil qui
se lèvera sur les marécages juste au-dessus des mamelons de mon
amie la prostitution car cette main haïe haïe ne verra pas demain et
demain demain il n'y aura pas plus de prostitutions il n'y aura plus
de palmier solitaire

la vengeance par les " goldens "

Faut bien en convenir : une enseigne plus calamiteuse, plus infectieuse, plus vicelarde, ça vous emboutit pas à tous les coins de rue.

« Le Saint Jacques » qu'il se faisait appeler cet enfoiré de restaurant. C'était le culot maximum, le mensonge d'altitude. L'Homme aux Mille Visages quoi ! La fausseté, l'impudence.

Jugez plutôt : l'odeur qui s'en dégageait n'était pas celle, iodée et, somme toute, relativement innocente, des coquillages ou des fruits de mer. Il faisait dans le steak au poivre, l'omelette au gruyère, les paellas onctueuses, le coq au vin, les civets de lièvre, tout ce qui embaume et s'exhale à vous damner le tube digestif le plus blasé. La grande tambouille, autrement dit. A s'en foutre plein le lampion ! Saint Jacques de mes burnes ! Râclure, pestilence, sables mouvants, traître infâme, zigomar sodomique, fourvoyeur de tripes – ah ! mocheté parfaite.

23

Moi, j'en avais salement marre de ses entourloupes de dégueulasse à ce faux jeton d'usine à bouffe.

Pour être sincère, j'en avais par-dessus les tifs de supporter ses facéties parfumées chaque fois que je devais passer devant pour aller au bureau d'embauche – la porte à côté – à la recherche d'un turbin vachement rare... surtout pour un macaque comme moi. « Ah ! vous êtes étranger, nous regrettons monsieur... », vieille gorgone née de l'accouplement d'un serpent à sonnettes et d'une tarentule.

A chaque fois que j'essuyais le sempiternel refus plus glacé que la calotte polaire, je retournais à la blafarde lueur de la rue. Je m'arrêtais devant la porte du resto et reluquais les nappes rouges et blanches, les beaux couverts, les clients agglutinés en groupes parlotteurs et bavocheurs dans l'attente de la boustifaille. Oui, je reluquais avec frénésie. C'était du vice. Je détaillais mes tourments. Dans mon ventre, se jouait la symphonie des « Tord-boyaux ». Mais je canais pas. Je faisais face à la tempête de mes déglutitions. Ma parole, je tournais stoïque.

Même que, de temps en temps, histoire de me changer les idées, je risquais un œil libido sur les miches ondoyeuses d'une servante, sur ses nénés à tête chercheuse. Une somptueuse hétaïre, une intense furie...

Tout ça, c'était bien beau, mais ça m'avancait que dalle. Les nanas, à la rigueur, ça peut se remplacer. On se taquine gentillemeent dans ses draps. On joue, en solo, le grand air de « en veux-tu, en voilà ». Et le tour est joué. Ça soulage.

Mais l'estomac, lui, comprend pas la rigolade. C'est un tyranne. Pas de chichis avec lui, pas de tour de passe-passe. Il veut du solide. Rubis sur l'ongle, c'est sa devise. Service-service, camarade après. Voilà comment qu'il est le sourcilleux dégluteur. Il souffre aucune badinerie.

Trois jours pleins, il a duré mon supplice. Sisyphe, à côté, c'était du bidon. Pour lui, ce miteux, c'était une affaire de muscle. Pour moi, c'était autre chose et de plus salement sérieux. Avec la salive, faut pas déconner, faut faire gaffe. Il fallait vraiment se magnifier, réagir. Ça pouvait plus durer comme ça, que je me tarabustais à longueur de journée. Soudain ce fut l'étincelle. Il eut un crépitemeent : le branle-bas de combat de mes cellules grises. Je tenais ma vengeance.

C'était au bout de la rue, qu'elle nichait la fruitière. Une sale tronche, avec une paire de bacchantes – des vraies, pas des ombres – à vous ficeler un taureau. Enfin, les fruits étaient plus regardables. Je biglais furieusement vers les pommes. J'aurais préféré les rouges mais je dus me contenter des « goldens ». Rapport au flouze. Les secondes coûtaient chouia moins cher. Oh ! la différence était pas énorme, mais pour mézigue c'était pas du nougat.

24

A la guerre, comme à la guerre, faut pas faire le difficile. Faut comprendre.

Mon paquet de goldens sous le bras, je m'élançais bravement au trimard. Une bouchée, j'en ai fait de ces goldens. J'avalais de travers, je m'étouffais mais j'y allais ferme. Ah ça, pour les dévorer, je me montrais pas fainéasse. Mes mandibules se trémoussaient. Une vraie polka de cannibales féroces.

A la fin de la curée, mon estomac, cet affreux goulu, ronronnait d'aise dans mon bide alourdi.

Je pensais même qu'il s'était offert une cavité en or. Rapport au nom english des pommes.

En un mot, j'étais paré. Je pouvais y aller de mon petit défi, de ma vicieuse vengeance.

Je m'avance à pas fermes vers les odeurs suaves. Je me plante carrément devant la porte de ce sapajou de restaurant, de ce fielleux tourmenteur, de cet ignoble flambeur, de ce dégoûtant allumeur. Oui, monsieur, en plein milieu de la lourde ouverte, je me plante.

Et je hume à pleines forges les effluves dangereuses. Taut et tant que les trous de mon pif commencent à ressembler à des bouches de métro.

Le premier choc passé, je ressens plus rien. Une vraie peau de bique. Un cadavre surcongelé.

« Baudruche crevée que je crie à la face de l'Ignoble. Tu peux te les mettre, tes tentations perfides, tes ragougnasses dégoûtantes, ta carne suintante. Va te rhabiller, eh patate, chiffé molle, tordu... » que je

continue, aimable, pendant que je me prélassse comme une gonzesse, que je batifolle sur le macadam. Les clients apeurés me regardent d'un sale œil. Il est temps de prendre la tangente, des fois qu'un petit con voudrait appeler les bourres.

Manquerait plus que ça que j'aie des ennuis avec ces ploucs !

Après un dernier reniflage vengeur bien tassé, je me suis carapaté en douce. Je rigolais dans ma barbe et j'étais pas peu fier tout le temps que j'ai continué à marcher.

Y avait de quoi. Ma vengeance était dans la poche. Le temps d'un reniflage, j'avais fait la nique à la société de consommation, comme ils la nomment. Eh oui, monsieur, la nique à cette peau de vache.

Même que c'était pas la porte à côté.

Faut le faire, mon lascar !

histoire d'un bon dieu

26

Le Bon Dieu se tenait contre une colonne de bois de cèdre qui étayait depuis des temps lointains le plafond de cette taverne où j'avais coutume de me rendre pour remplir, comme tout homme qui veut jouir malgré le temps et les bourrasques, ma triste petite vie. Il léchait un mégot jaune qu'il avait allumé et éteint pas mal de fois. Il portait des guenilles goudronnées et un turban très très blanc. C'est, me dit-il, la seule chose qui m'appartient vraiment ; la seule chose que je lave tous les matins à la fontaine publique ; heureusement que j'avais ordonné à mes sbires de placer des fontaines un peu partout. Le Bon Dieu sentait l'urine, l'alcool à brûler et le kif. Il dégageait un relent à la fois spirituel et putréfiant. Je ne parvenais que trop mal à endosser ce manteau d'odeurs, mais chaque mot qu'il prononçait me rendait le souffle. Le Bon Dieu hantait les bas-fonds de la ville et n'aimait pas montrer son nez ailleurs. La ville elle-même était très curieuse. Elle était divisée dès l'origine en plusieurs quartiers différents. Jadis, le Bon Dieu s'était fait bâtir pour ses besoins personnels un quartier où personne, hormis ses proches, ne pouvait se promener sans se sentir traqué. Le Bon Dieu entretenait alors une police très avisée et quelques centaines de chiens gros et gras qu'il avait lui-même dressés à l'instar des cerbères mythologiques. Ces chiens étaient en perpétuelle liberté. Ils se nourrissaient d'avortons, de vieillards, et parfois même de jeunes gens incapables de se défendre. Le portrait du Bon Dieu était partout placardé et les très respectables sujets de sa couronne pouvaient aisément l'aborder soit dans leurs rêves, soit dans la rue et lui baiser le front, le pubis et les orteils. En guise de réponse, le Bon Dieu souriait et partait d'un rire qui secouait à merveille les bâtisses des quartiers pauvres et décrépits. Il avait honte de voir qu'il était considéré comme un nouvel hercule et il s'en méfiait. Mais tant que ça peut durer ça va, se disait-il. Il battait et faisait battre jusqu'au sang les mégères qui brodaient sur son compte des anecdotes et des poèmes louangeurs. Car, vous répondait-il, c'est l'une des causes pour lesquelles j'en suis arrivé là, et c'est pourquoi je ne veux plus qu'on me chante n'importe comment ; je

paie des poètes bien éclairés pour ça. J'ai connu le Bon Dieu dans ses meilleurs moments. Il m'avait paru étrangement seul, en dépit de ses offices, de ses gardes, de ses richesses. Je le lui avais expliqué et il semblait me comprendre. Mais la plupart du temps, il faisait grise mine et me demandait d'effectuer à sa place quelques arrangements que sa situation d'omnipotence absolue ne lui permettait pas. Je passais aux yeux de ses sujets pour un maquereau habile et un homme d'affaires très astucieux. Les gens venaient à moi par milliers. Je rapportais au Bon Dieu, dont j'étais devenu le meilleur et le plus digne conseiller, tout ce qui se mijotait dans la ville. Si je viens à disparaître, me confia-t-il à l'oreille au cours d'une assemblée nocturne à laquelle assistaient ses chiens et ses policiers, c'est toi qui prendras ma place. Je n'ai confiance en personne d'autre. Les gens que tu vois ici sont des bâtons rompus. Ils ne produisent plus aucune espèce de son. Tu t'en serviras donc pour toi-même. Mais j'ai bien peur que tu ne t'en tires pas aussi bien que moi. Mais tu pourras, vu ton intelligence, avoir raison de cette racaille. Car ce n'est pas la gloire qu'il nous faut à nous autres, nous n'en avons que faire. Nous sommes au-dessus de tout ça ; ce qu'il nous faut, ce qui nous importe le plus, c'est d'écraser méthodiquement et sans aucun intérêt ces têtes, comme des figues tombées sur le chemin. Si on jure par ton nom, si on te confond avec mes prophètes, tu feras cuire les deux testicules du coupable, tu flagelleras les mégères sur la poitrine. J'ai dans un tiroir de mon bureau un répertoire complet des récidivistes, y compris le nom et l'adresse des commères et des croquemorts. Tu n'as pas besoin d'hôpitaux, ni d'ambulances, mais d'ânes, élève le plus grand nombre d'ânes, tu en auras besoin. Et tâche de faire en sorte que les gens meurent assez rapidement pour être remplacés par des ânes. Les temps peuvent s'enrouler vite, retourner à l'état initial de la pelote. Avant de voir venir ta mort en pelote, tu feras mieux de comprendre pourquoi tu t'appelleras le Bon Dieu. Je ne vais certainement pas mourir, je demeurerai, j'ai toujours demeuré, je ne me rappelle pas qu'un certain jour il m'ait été donné de naître, je suis perpétuellement comme tu me vois, solide, important et maître absolu des choses et des ruines ; je n'avancerais pas, nous ne sommes pas dans une administration quoique j'aie nommé quelques hommes dignes d'être mes porte-parole. Mais ce qui arrivera, ce qui va sûrement arriver, ce qui est déjà arrivé, c'est que je suis déjà amené par je ne sais quelle transmutation profonde à ne plus désirer quoi que ce soit. Tu t'installeras donc sur ma gloire et tu obligeras les autres à subir ton image à la place de la mienne. J'en ai assez ! Le Bon Dieu renonça comme prévu à sa propre continuité. Il partit un beau matin sans que personne ne s'en aperçût. En même temps, je m'épatai sur son trône en insistant sur le fait qu'il me l'avait légué verbalement ; mais je finis par me rendre compte que je n'étais pas assis sur un trône, il n'y en avait pas, mais sur un ramassis de mensonges et de complots qui s'étaient ourdis autour de moi.

Le Bon Dieu ne travaillait plus. Il passait le plus clair de son temps à faire les poubelles. Certes, il réussissait à écouler par-ci par-là les vieux objets qu'il récoltait. Il était devenu grisonnant, maigre et

sale. Toute la saleté du monde s'était abattue sur ses épaules. Je l'ai voulu, me dit-il. Je l'invitai à boire à la santé de notre décrépitude. Il refusa. Par contre, il avait des vues assez larges depuis qu'il était passé par la dèche. Il voulait reprendre les choses en mains. Il s'était mis dans la tête qu'en criant qui il était sur les places publiques, il pourrait convaincre les gens et s'instituer Bon Dieu une seconde fois. Je lui fis comprendre qu'il avait perdu son omnipotence. Il me rétorqua qu'il l'avait certainement perdue et qu'il lui était encore possible de la récupérer. Il ne pouvait pas trimbaler ses dossiers partout où il allait, ils les aurait sûrement égarés au cours de ses longues clocharderies. Il me pria de l'aider à mettre de l'ordre dans ses pensées. Non, non, je suis devenu poète depuis ton départ ; je ne veux plus entendre parler d'un règne quel qu'il soit. C'est à ce moment-là qu'il me montra qu'il était poète lui aussi. Il sortit de la poche de son lourd manteau un paquet de feuilles grises sur lesquelles il avait transcrit le poème de sa vie. Je pris le manuscrit, en le félicitant. Le Bon Dieu n'avait jamais rien fait de mieux. Pendant que j'y jetais un coup d'œil, il disparut. Qu'à cela ne tienne ! Il est hors de vue, mais nous lirons ensemble ce fameux écrit.

Par moi-même et par ceux qui ne croient plus en moi ; par le typhus, les migraines, les ictères, les bosses, les neurasthénies, les coliques, le délirium-tremens, la peur que je leur inspirais, les désillusions, les guerres serviles, les maîtres-chanteurs, les commères, les caméléons, les phosphates que je n'arrivais pas souvent à écouler sur le marché, les émeutes, les poussières de mes comètes d'idées absurdes, les étages un par un jusque dans mes fosses immobiles, les grands pans d'immeubles repeints au cours de ma légende, je commence mon histoire notoire sans rien omettre qui fasse éloigner le but de mon écriture. Mais s'il est un but auquel j'aspire, je n'y atteindrai pas. Ce but est ni plus ni moins ce qui me semble définir le moi aigri, ravagé par ma conduite antérieure. Que je sois maudit si mon histoire reste incomplète. Je l'aurai voulu, j'aurai décidé d'en faire un fardeau pour four crématoire. Je ne sais plus tuer comme avant. Avant, j'arrachais leurs dents à mes chiens et je me les faisais placer sur les miennes en vue de mordre plus cruellement. J'ai perdu mes dents, je les ai crachées un soir dans le ruisseau. Il n'est plus possible pour moi ni pour quiconque n'a pas les mêmes dents de récupérer les choses perdues. Cependant, j'ai encore une assez grande confiance en moi. Mais ce n'est pas le véritable objet de cet écrit, il n'est pas question d'intercéder auprès de qui le veut, car je ne réclame rien et je n'ai plus besoin de drogue. Naturellement, je vais en venir au vrai sujet de la discussion engagée avec moi-même. Je me raconterai ma vie et je l'écouterai l'écrivant. Mais comme j'ai horreur des boniments et des préfaces, surtout pour étayer une chose aussi importante qu'improbable, je déchirerai mes divers récits, car ils ne sont, à vrai dire, qu'une longue introduction à ma vie. D'abord, j'ai commencé par bannir de ma pensée l'idée d'un règne continu, absolu et d'une omnipotence exagérée. Puis je me suis installé comme il se doit, en être semblable aux autres, je me suis installé sur ce qu'on avait érigé pour et par moi.

Et alors s'établit mon règne, s'effacèrent les doutes. Mais ce ne fut qu'une vraisemblance, car rien n'était totalement effacé ; tout s'était légèrement recroquevillé à l'intérieur de la chair des sens et des pensées, confusément. De sorte que je pouvais éviter tout embarras et toute espèce de crainte. Je payais cher qui s'avérait capable d'assurer mon désordre. C'est la plus grave erreur que j'ai commise. Mais en dehors de quelques erreurs et tentatives aberrantes, il s'est produit une chose bizarre. Une chose inexprimable, dont il me sera difficile de fournir une explication. Je vais me suffire à moi-même, me dis-je. Je n'aurai de paix que tout aura sombré dans mon écho. Et c'est là ma vraie ruine. Quand j'en ai pris conscience, j'ai renoncé à suivre le cours authentique de mes desseins et j'ai remis au premier venu les clefs de ma supériorité. Je n'en avais plus que faire. Je m'étais déjà vu pour la nième fois acculé à cette limite et, malgré les fruits de mes arbres (dans la mesure, bien entendu, où un homme est également un arbre), je ne pouvais plus apprécier la bonté infinitésimale des choses. J'ai pris lyre et pipe de terre cuite. Et j'ai longuement sifflé en relevant le col de ma chemise. J'avais du bon et du mauvais. J'avais laissé choir le règne et la **régnétude**. Je voulais faire le poème dont j'avais toujours rêvé : Ce sera ma création unique, je la donnerai à qui je voudrai.

Je connais parfaitement les mauvais chemins, les transgressions, les pendaions et les agressions licites ou pas, la chute des dents, d'organes généralement fixes, les tumescences de l'aube et de la procréation créatrice ; j'ai profité de ce que tout le monde dormait pour fabriquer le monde en commençant par lui trouver un nombril. Y suis-je parvenu ? Suis-je à même d'y arriver ? J'ai tabassé les pauvres et les fidèles. J'ai fait couler leur sang. J'ai emprisonné les hommes et les femmes qui ne voulaient pas de moi ; je violais tout conformément à mon esprit. J'ai remis les choses utiles à plus tard. J'ai calciné la vérité et donné une place de choix au mensonge et à la rigolade. Si j'avais envie de rire et que je ne pouvais pas le faire moi-même, d'autres riaient à ma place et me faisaient parfois sourire. Si j'émettais une parole, tout le monde devait la répéter jusqu'à épuisement. Je faisais arroser mes fleurs à toutes les heures du jour et de la nuit. J'inquiétais ceux qui me voyaient. J'hallucinais ceux qui me regardaient dans les yeux. Je payais grassement les charmeurs de reptiles et les cascadeurs. Je n'avais nullement besoin d'un équilibre. Je n'avais pas de sexe, je l'avais peu à peu coupé au rasoir. Il s'était recroquevillé sur mes testicules et avait fini par s'effacer. J'élevais beaucoup d'ânes. Et j'intimais à mes sbires de se promener nus devant moi. J'étranglais quiconque s'opposait à ce régime. J'arrosais d'essence les poulaillers et les champs de blés pour organiser la famine. En somme, je voulais rester seul debout au centre des ruines que je provoquais. Je m'abreuvais d'étoiles, de mescaline diluée dans des menstrues, de lait d'ânesses. J'étais fort, cuivré, cotonneux, léger, rampant et retors. J'avais tout pour être calme et sans histoire. La suite n'est guère indifférente. Mon règne valait moins que ça. Il ne pouvait d'ailleurs convenir à personne.

De la suite, que dire ? sinon que j'ai connu tout ce qu'il y avait

de mieux dans la ville : les mendiants, les balayeurs, les prostituées, les voyous, les porteurs d'eau, les petites pucelles assises sur les pas de portes qui ne sont pas les leurs, les marchands repoussants mais tellement sales et avides de gagner dix vies à la fois, les grilleurs de maïs, les chanteurs et la **folklorité** de l'esprit règnant dont je pouvais discerner les défauts majeurs... J'ai vécu dans une hutte près du port. Je ne travaillais pas. Je n'avais pas besoin d'argent. Je fréquentais les marins-pêcheurs, les bandits et les chauffeurs de taxis. On me payait à boire de temps en temps. En contrepartie, je disais de bonnes choses. Par exemple, la façon dont l'idée m'était venue de construire le monde. L'élaboration rapide et systématique des plans. La Révélation. Le Premier Jour. La Découverte de l'Homme et de la Soif. L'Utérus de la femme. On m'accordait une très grande attention. On ne m'insultait pas, si si, un vieux barbu m'a une fois insulté. Il m'a dit, notamment, que le monde avait été fait par un autre et que, pour le voir, il me suffisait de me tourner vers le levant. Ce que je n'ai pas fait. On n'a plus besoin, maintenant, de répéter cela. Je n'ai plus de force, je ne peux même plus prétendre à quoi que ce soit. Je ferai mieux de continuer à vivre en me taisant.

œil juin 67

Et la mémoire grandit. Nuit des hommes. Nuit de la parole.
Les rêves avortés. Les livres muets. Les faces jaunes.
Le vent ne se relèvera plus de cette éclipse.

mort la mort
 mort de nous
notre dieu est mort aussi
 d'épidémie mécanique
la terre une souricière
pièges infestés guettant notre marche
du fond d'un continent enfoui
la voix déterre
 ses bulles de détresse

31

mort la mort
notre exil d'être

Une fournaise d'effluves rassemble le continent. L'armée des sphinx galope d'horizons tailladés. L'hymne nous parvient. Déchirant d'exactitude. Nous atteignant à ras du corps, bouleversant notre stature. Les sphinx ne parlent pas. Mais c'est comme si une vigueur les a pénétrés depuis que nos yeux se sont ouverts à l'escalade du siècle. Piaffant de l'intérieur, les yeux de pierre boursoufflés d'impatience par notre imagination intempestive.

mort la mort
une race engloutie
dans un magma intacte
à reprendre
 au diapason de l'hymne

Mais qui nous entendra ? Qui reconnaîtra dans nos litanies incandescentes la parole arrachante des justes ?

Et nos peuples somnolents, courbés à la périphérie de la colère.
Seuils renvoyés aux calendes.

Nos bras vides. Nos dents fracassées. Nos élans coupés à la racine.

Nos peuples, fourmilières de l'insolation. Troglodytes du zinc et du pisé. Nos têtes noires, nos pieds raccourcis, nos haleines suffoquantes. Cicatrices de brassages et d'aumônes.

Qui saluera dans notre reptation recluse la démarche arrachante des justes ?

Notre hymne, dilué dans la mêlée de la grisaille. Peuples terrés dans l'angoisse de l'eau et du pain.

Nous ne sommes pas encore une voix. A peine une clameur.

Pas encore un nom. Un malentendu.

Et tous les idiomes nous stigmatisent en clichés funestes.

mort la mort
mort de nous

Nos peuples junglant dans les sébiles. Affublés de sobriquets.
Nous sommes à peine un sarcasme.

Au carrefour des peuples, des boussoles rétives trafiquent notre avance.

Réveillés. De toutes parts, nous encerclant, le précipice de l'absence. L'itinéraire de narcotiques.

32

Qui reconnaîtra dans la cataracte inouïe de nos glottes la parole arrachante des justes ?

Désert ta suffocation. Désert ta tragédie éclipçant celle des dieux. Tragédie d'un corps et d'une mémoire. Désert ton froid aride dans nos tumeurs. Incommensurable tempête du désert qui se débat dans la dépression béante de nos gueules.

Quel siècle accablons-nous de nos piétinements ? Et quelle planète ?

Nous nous tâtons. Nous nous vérifions. Nous nous exclamons avons-nous des langues, une face, des poumons, une chair tirée du sang ?

Nous nous tâtons. Nous nous regardons. Avons-nous des doigts, un cerveau, des os, clavicules de travers dans le dos ? Quelles tares ? Notre sexe catastrophique. Nos cordes inaudibles.

Inutilisables.

Et c'est l'hymne qui nous raccorde, nous répand sur les traces des campements, la route de l'or, la géographie de l'eau, les passerelles sur mers et océans.

A la lie des marasmes, notre terrible respiration. Le souffle lointain de nos parcours.

Mais d'où nous vient cette force de lyrisme ?

La flûte repart. Les cœurs broient du noir. Se dilatent. Se dilatent. La diarrhée nous reprend. Nous séchons nos larmes. Nous grandissons. Nous renversons les frontières, les armes, les poubelles.

Notre corps n'a plus de limites.

...

mort la mort
mort de nous
l'exil pour la crève

D'un monde pour qui race n'est pas corps, pas hymne, mais intelligence, poids et mesures, mais force, ennemie de la parole, mais fric, ennemi de l'amour.

Monde colosse qui ne pardonne pas aux fourmis d'être ce qu'elles sont, indistinctes, acharnées à la survie. Qui ne pardonne pas aux tortues leur carapace. Qui ne pardonne pas aux chacals leur odeur.

Monde obsession. Serpent-poisson de nos cauchemars.

D'un monde déifié par l'outil. Et de notre catalepsie.

Avec nos idées fixes. Nos rêves fixes. Notre destin fixe. Avec nos tonnes de nostalgies perforatrices. Avec nos uchronies aberratives. Avec l'orientation torticolique de notre face vers les levants, l'eau des sources parlantes, les déserts imprimés de pas, dallés de pierre noire.

Nos têtes émergeant des dépotoirs, des fleuves inconstants, d'ergs mouvants.

O naïfs. Nos frères.

Menteur celui qui a dit que les minbars d'Andalousie pleurent encore dans leurs prosternations.

Cela fait des siècles que nous sommes tombés en panne. Que nous tournons en rond, à l'abord d'un carrefour, rosace flanquée de fausses pistes. Les heures stériles dans la bouche du vagabond. La rumeur des fraternités de plomb. La sauvage course pour la possession et l'orgueil.

Et nos peuples publics de complots, de frasques militariennes, de paris sur chevaux et femmes. Nos peuples, grandes hordes à la bride du premier charlatan en livrée tirant sur les tripes sensibles. Nos peuples sevrés.

Vasques d'or noir. Tout ce gâchis. Pour oublier. Pour sommer la planète de ralentir, changer le sens de son tournoiement. Pour sommer les ruines de retrouver une impossible splendeur. Pour sommer la nuit de redevenir monumentale, transhumante de hennissements conquérants.

L'hymne butine. Se transforme en rafale. Nous cogne. L'index pointant des étoiles filantes, des soucoupes volantes.

Des alvéoles clignotent.

L'énergie nous chauffe à blanc. Nous carbonise.

L'hymne nous pourfend. Nous sommes glaise. Nous retrouvons chair et sang. Nous reprenons corps. Nous nous palpons. Nous nous regardons, les yeux dans les yeux. Aucune digitale de greffe.

Les horizons se déchirent, et c'est comme si mille planètes venaient s'accouder à la terre, la choisir, centre d'une grappe propulsée en-dehors du temps.

L'hymne nous enveloppe. Nous suture. Point par point.

âayta (extraits)

34

petit j'avais un doigt aux ongles nazaréens
j'y ai mis un fusil
pour vivre mieux à la clairière
et j'ai eu l'ellipse dans le temps
en érosion
porte son séisme dans la baie pour abriter
les algues de l'eau crépitante
sismographe
chant brisé et les pavés
chant brisé fait son manifeste
sur la roche solaire
sismographe tinte
paille sismographe en achève fusil
et braise
et palais go home
se décave
allées venues s'enlacent
casablanca porte sa cravate auschwitz à petits pois blancs
sur ce printemps séisme aux béquilles
1965 à califourchon
on y vit de balles multicolores et de pattes
lacrymogènes
printemps sans joie
je t'ai offert la gazelle en semences
printemps sans joie
je t'ai consacré idiome engueulatif
en ignition
tu ne me ressucites que pour tes androïdes
printemps sans joie
lorsque mes flammes créèrent des noualas autonomes
tu es revenu ignivore
sur ma kasbah illicite
printemps sans joie

deux mains décharnent l'asphalte et tissent ses poils
quenouilles de cendres

deux mains à l'heure
m'enlacent au fond de la ruelle était rumeur
la ruelle charnelle

fit une harira de squelettes et de moëlle
j'appelle et j'attends mon cri dans ces
planches somnifères

se dépouilent et le terme goutte
et nu jusqu'aux nuées nombril y cultive

ses eaux claires sur le pont
nu jusqu'à l'amour crache crevel crève l'amour fait tache
non-recevoir

dans notre ville inchoative avant le mot
la ville tout
on y grave l'asphalte sur le mot connais pas
d'ongles
de rétines

et de plaques
mortuaires

vaché l'ennui de durer cette vidée putain de vie
vaché marque déposée étable de barricades sans débit
nous avons renversé les chaises immobiles gueulé le thé les nuitées
nubiles se procurent des clous pour le hamada à localiser pour y
introduire le pacifique avatar dans le temps y est cloison

35

draa puerpéral
la file déchire le haik à toucher la phalène émeraude
dans tes haleines chaudes
lorsque perd la ville de bronze me mets les yeux en berne
je dis draa
mots coagulés et planning familial imbu de roses toxiques aux
mouches d'aliénation

lorsqu'on creuse mes mains
sous l'ombre

je dis draa
lorsqu'on sculpte un viol pour mon hamri
qui se fait ombre sur mes omoplates

lorsqu'on me coupe l'océan
au fond des doigts

draa chante pour moi
grand draa coule ton lait-saxifrage parmi les dattes
et le simoun

draa debout
désosser ces amas de sable prolifèrent derrière le jour
sable cinéraire
astygmate

tu colportes ton image pour la soif
sédentaire

vent qui incinère la ville sans parole
vent qui incinère le désert aux cheveux longs

vent qui incinère le simoun
j'y souffle dans mon fond
et ces nazaréens d'aloi plus bas encore
fongibles langues imbuës de pieds à lécher puis de terre aride
crachats suinter ces cadavres ophidiens dans
l'odeur du jour aviné

mamelles de boue et de
rouille
vous sentez ce mot tombée fine
lorsqu'on vomit
vous ne faites que décalquer
puis la nausée agonise puis avatar
rampez que mes semelles s'essoufflent de vos souffles
je dis alors canicule
comme l'écho aux pages après la flamme
le soleil nocturne à happer
comme le sable aux alentours

j'invoque l'oued ondule
m'y invoque avant de me perdre à dessabler ces
désentrelaceurs évident dans draa tu m'es ciliaire jusqu'à moi je te
l'offre à pleines entrailles
draa en laves et cette pierre solaire qui traverse le pont
j'y ai mes pas et les miens
tu y as tes pas et les tiens

36 draa en laves je m'y lave pour t'enlacer avalanche
tu te perds dans mes doigts
dilatoires
je te sens doigt qu'on peint de chaises électriques
et d'arcs-en-terre
un frisson unisson et la terre tombe
la forêt lui tend les bras criblés de désir
et de fleurs
tu m'ombres de plus en plus tu n'as plus d'ombre
dans tes pores

le jour la nuit nous lâchent pérennes
parce que les choses perdent leurs noms derrière les fongibités des
manuels dévore affamé toutes ces armes d'acculturation et prends qui
veut peut avant que la liste des statistiques ne soit close
sur la grande place on élève l'exotérique
en hibernation
d'obélisques pour la rouille en surface
et cette fillette qui perd le ciel entre ses seins
pour devenir une race non pas celle de
moulay brahim oiseau des montagnes moulay bouchaib donneur
d'enfants sous l'autre qui fait tourner le soleil tourne autour de la
terre rouge de moulay bouazza
et cette fillette qui fait l'amour entre ses doigts
dont le spectre du prince
de la princesse et ce lierre leurre généalogique de moulay bousbir
statistique à lui seul

comme le simoun à toute généalogie ophidienne
 on y construit un bidon-mosquée
 et ces seins qui s'ombrèrent jusqu'aux échos
 bousbir manabboula tangible le sang
 arme blanche coagule arabe fantasia
 sang de moussem sent
 une tumeur scalpe
 pour vous dire encore un mot scalpe
 je n'écris pas pour penser
 je me lève pour exterminer ces ondes qui moisissent dans ces
 carcasses itératives
 inamovile
 se dressent mes jambes se font des doigts et des puits
 sur l'océan regarde-moi je suis mort depuis
 mes mots dans le pays de la rouille
 ressuscitent mes mains et mes ponts
 je ne t'offre pas ma pêche
 elle est canicule et puis j'y tiens
 maquis itinérant

le cauchemar occidental

les livres coûtent cher de plus en plus
les livres qui s'agglutinent chez nos libraires ressortissants français
les livres que je lis sans comprendre

ce sont pourtant des livres de maîtres-à-penser qui enseignent
la liberté
la responsabilité qui enseignent
comment exister
comment penser qui vous apprennent
comment vivre
comment mourir

non
j'ai la tête dure
il y a aussi que ce besoin de lire
je ne le ressens pas du dedans
il ne s'agit pas même de besoin
il s'agit de forces obscures que j'appelle

l'offensive d'un commando usé à toutes les cordes
d'un commando imbattable

mais il n'y a pas que ça
le film américain
la mode anglaise
le beatnik et
telle histoire de suicide en suède
ni la première ni la dernière
une tradition de suicides
et me voilà en train de me creuser la cervelle pour essayer de savoir
ce que cela

va engendrer
à l'échelle de l'humanité
mais je perds mon temps à essayer de deviner

et à quel point cela m'agace
c'est que je sens que quelque chose ne tourne pas rond
je ne suis pas passionné et je me sens étranger
je n'arrive pas à comprendre
je me dis bel et bien que je ne comprends pas
alors j'assimile
je rumine
je m'exprime à grands renforts de lieux communs
je m'attache à van-gogh
j'admire picasso
je suis fou du mobilier géométrique de la dernière décade et
évolué comme je suis
j'ai dit d'accord au massacre des cours
j'ai aidé à étrangler le soleil
à le chasser de nos maisons
et dans le petit coin de ma petite chambre moderne au plafond bas
j'ai ouvert une revue d'archéologie

le tourbillon le tourbillon
une agitation à la voix grave
un mal-être
il plane
le tourbillon plane
il devient mal de tête
puis s'évase comme une hécatombe et va engloutir mes livres
voilà l'universalisme
l'objectivité et
je ne sais quelle autre motivation des cultures
couvertes de ridicule seulement parce que je me sens harcelé par un
mal inconnu

ce n'est pas le mal du doute
je ne doute pas encore j'ignore
je souffre dans mon corps
le tourbillon achève de voiler mon regard
ma famille m'échappe
elle m'échappe
puis la rue
polyvalente
elle me joue des tours
elle m'a confectionné un corps de mirage

à sa présence je réponds par un néant

je la vois sans la voir
je me vois sans me voir
c'est que je suis mirage qui n'existe que par l'autre

je me surprends en train de parler d'existence et je me dis
nom d'un chien qu'est-ce que cela peut bien vouloir dire
c'est que ce mot je suis certain de ne l'avoir pas pensé

comment se fait-il alors que je l'ai formulé
je peux seulement proposer qu'il y a probablement
un langage vide de sens
que j'emploie parce qu'il s'accorde au mirage où je patauge

mais n'allons pas réfléchir sur ce mot mirage
voici les faits
je suis à bout
je perds patience
c'est que je me dis que je n'ai fait que subir jusque là
or je suis fatigué de subir
je sens que je commence à réagir
contre qui
contre quoi
ça je ne le sais pas encore
mais ce que je sais n'est pas banal
ce que je sais est essentiel
c'est qu'il est d'une gravité à vous faire chavirer

c'est le dialogue avec les miens
le dialogue avec ces remparts qui encerclent ma ville
le dialogue avec ces morts
oui

sidi abdallah ben hassoun n'était pas un charlatan
savez-vous ce qu'il a fait
il a armé sidi el ayachi de son épée et lui a dit
va chasser les portugais

le mirage empêche ce dialogue de s'accomplir
mais s'il fallait s'arrêter à ça

2

alors je lis le monde
je lis le monde moi aussi
lisez le monde
non c'est vrai que tu ne lis pas le monde
donc je lis le monde
je le lis la plupart du temps en retard d'un jour
c'est qu'il vient de loin
d'un autre continent
nous le tenons comme il faut
nous le promenons dans nos avenues et sur les terrasses de nos cafés
nous le déployons en sirotant un petit crème

bon c'est parti
reste à prendre mon courage à deux mains pour venir à bout de l'article
pour venir à bout
comprendre c'est autre chose
et ce que je comprends
c'est que ça va mal entre la france et l'amérique
mais je suis heureux d'avoir accompli ce devoir

car c'est un devoir
tout comme lire l'étranger de camus est un devoir
non c'est vrai que vous n'avez pas lu ulyse
c'est un devoir je vous dis de lire le procès et les mouches et mme
bovary

sans ça vous serez taxé d'ignorant
dib me dites-vous
feraoun
des parents pauvres
vous aurez le temps
méfiez-vous tout de même
et de fanon
il a vu trop de malades

bon
mais voilà
les questions africaines
le biafra
et le malaise s'empare de moi
un malaise comme pas un qui vous frustre
qui vous déporte
loin de cette paix benoite
vous vous sentez observé comme un fugitif
hors de vous-même
c'est que l'enveloppe de votre corps a cassé
vous abandonnant à un sentiment de culpabilité
qui vous travaille
comme l'érosion travaille la terre
et c'est un malaise dont vous vous passerez volontiers
parce qu'il vous trouble
dérange vos habitudes
c'est un casse-tête en vérité dont vous n'avez pas besoin

41

vous voyez comment vous tournez en rond
c'est que vous n'êtes pas satisfait de vos déductions
elles ne donnent pas un seul argument sérieux
il y a là quelque chose de grave de très grave
vous n'arrivez pas à le saisir
vous sentez seulement sa présence
et quelle présence

le biafra s'apparente dans votre esprit à un fleuve de sang
à côté des cimetières d'éléphants
le biafra est venu creuser un cimetière beaucoup plus grand
vaste vaste
tout un territoire d'yeux lumineux
de dents blanches
de vigueur anéantie

vous n'êtes pas troublé mais désemparé
vous n'êtes pas horrifié mais désemparé
vous n'êtes pas épouvanté mais désemparé

c'est un cafard qui vous hante
un mauvais insecte
c'est que du biafra vous ne possédez qu'une image floue
vous ne savez pas ce que c'est
vous savez peut-être ce que c'est
mais ça ne vous épouvante pas
c'est parce que vous n'êtes pas vous-même

vous êtes une caverne
vous êtes un mur délabré
vous êtes un méandre miné
vous êtes une leucémie

et puis soudain vous bondissez de votre séisme
cette fois vous n'êtes pas désespéré
c'est que dans nos radios
à l'heure du journal parlé
les télégrammes de courtoisie passent en priorité
les nouvelles des militants africains viennent en dernier lieu
le speaker les formule avec détachement
comme le commentateur d'un mauvais film
mystère que tout cela
mystère mystère
mais vous commencez à vous douter de la présence de quelque chose
qui vit à vos dépens comme une sangsue et conditionne votre
comportement

42

c'est le cordon ombilical qui vous lie à l'occident accompli
habilité cet occident accompli
à choisir nos amis et nos valeurs
à nous habiller et à penser pour nous

3

non
nos montagnes me font réfléchir
il neige d'une autre façon sur le haut atlas
et l'on continue patiemment à y produire la déesse-mère
le berbère y est droit et adroit
une droiture légendaire
une droiture faite chair
une chair qui colle à l'os
mais l'os est racé
l'œil est formidable

l'œil hautain du bekkal
l'œil sagace du kherraz
l'œil dressé au mépris des arabes fourbes et impuissants

surgit une rue moins marécageuse
et la ville m'apparaît frelatée

elle couve un chancre terrible qui a fini par l'avoir
il l'a découpée comme un bon boucher découpe la viande
bidonville
médina
ville moderne puis
il est sorti dans la rue comme un blasphème

c'est ce qui explique pourquoi
en afrique
nous avons vécu si longtemps sous la brume londonienne
à présent
le soleil d'afrique réapparaît
me réchauffe
m'éclaire et m'illumine
je suis donc africain
je veux au moins l'être
et je sais qu'il est difficile de devenir africain
pour commencer
je lirai ibn khaldoun

ah merde alors
je suis africain et je ne connais même pas ibn khaldoun

Il est une ville qui conjure l'œil, contre laquelle l'œil ne peut rien, fût-il doué des plus grands pouvoirs.

Une ville dont on pressent le dévorement puisque petit à petit on est réduit à une série d'ossements qui se fragmentent, s'amenuisent, sont dispersés dans l'air. Suis-je une ville reconstituée os après os ou suis-je une ville éteinte ? Ou de forteresses en résurrection qui n'ont pas été représentées dans les livres scolaires (kasbahs, frondaisons, du troglodysmes aux petites maisons basses les fenêtres maladroitement disposées) pour réanimer les instincts de l'ogresse-lune profondément amoureuse et déclencher toute cette série de planques, d'asiles, de froids et de canicules assurer le fonctionnement de l'œil à partir de réapparitions, de pièges parfaitement décelables servant à capter qui les sangs qui des glissements de terrains, les djinns.

44

De grottes ouvertes pour la reptation de mes côtes
comme si j'étais comme si la ville et la grotte en moi
étaient séparées en ordinateurs chacun utilisant son propre calcul
poursuivant sa propre aventure de sillonnement de destruction et
de rêve

de machines qui dépassent le temps

le temps dans notre tête enfouie sous chemise de vieux cancers de
paradis

puisque l'on ne peut pas échapper à son destin

puisque c'est une question d'œil quelque chose de vivant quelque
chose de tragique dans notre œil

puisque Sésame la grotte Sésame la ville toute ma cité émietlée comme
sous le coup de réverbérations électriques et ma prière au volatile le
grand maître enterré à Bagdad

la discorde de mes flacons de vapeur de lymphe détentrice de pouvoir
d'ubiquité

que sirote

le vampire

ni géographe ni géomètre n'ont pu donner d'explication au désastre
qui m'a

jeté dans le kif

pas plus ces légendes entre les ruines qu'il

ne restera que moi

et moi

je serai dévoré par un monstre
et qui mettra les lunes en grossesse ?
qui fermera le livre ?

Ça fait rien, dis-je, si on me force presque quotidiennement à avaler le plat de couscous où l'on a disposé la mort de façon qu'elle soit végétale, et si la rue est d'anxiété. Je télescope. J'ajuste des rêves d'où a été propulsé mon cerveau en vastes bandes à peine perceptibles – des ondes – selon eux, et mon foie, selon moi.

Ça fait rien si je ne réussis à saisir de l'abîme que les secousses symptomatiques et si localisés mes délires s'avèrent perceptibles sous forme de tâches fuyantes – flaques de sang. Ça fait rien si mon anachronisme est à l'opposé de l'électron, l'électron et mon anachronisme constituant ce scandale d'accommodement à qui mieux-mieux d'où je soutiens que les transistors captent la voix des sirènes, les sirènes noires et blanches, pour capter la nuit, la nuit ainsi que toutes les caractéristiques de la lune. Et tu as les dents avec une petite fente qui ouvre dans mon imagination des lèvres de torpeur Tanit. Et dans cette voyance un vieux tueur qui est le temps et dans mon rêve brusquement des motifs qui recommencent, ensablés, luxurieux, une foule pleine de territoires où je me mesure la ville la rue et moi sans que je parvienne à placer le coup décisif qui doit mettre fin à tout tressaillement Tanit jetant ce rêve que la ville me renvoie n'ayant jamais propulsé autant de têtes autant de doigts autant de portes et autant de poteaux électriques autant de chiffres et d'héritages caravaniéristes ni été aussi tortueuse ni aussi impossible à atteindre du fait de la disposition des maisons qui la bordent basses arrivant à la gorge et du fait aussi des lampes électriques qui lui donnent un air du désert qui me rappelle la nostalgie est une vertu du croissant lunaire la nostalgie émiette, j'ai été émietté à force de me souvenir, émiettés les compagnons qui s'arrêtent afin de mieux chanter les départs à proximité de débris de maisons affirmant qu'il s'agit Tanit là d'un amour perdu d'une passion dévorante Sésame comme la nuit qui rassérène qui vient sans que je bouge sans réveiller une lune profonde difficilement reconnaissable dans ce qu'elle a créé pour déclencher une apparence de temps immobile. J'avais une lune devenue masse spongieuse collant douars à moitié détruits d'où je n'ai rien pu retirer sauf un livre de descendances calamiteuses, moitié purulente moitié vagabonde. J'avais une lune dont j'ai été tétanisé n'ai pu la chasser même en appuyant des pouces depuis la tempe jusqu'au milieu du front de manière à faire sortir un point rouge entre les yeux, et même si c'est du soleil qu'il s'agit, qui fait chavirer corps et corps dans chaque articulation dans la moindre cellule sa pestilence. Qui frappe. Qu'il y a nécessité de chasser vers les arbres, vers les dunes, et qui est porteuse de vieille rancune.

Je suis resté à tâter ce grossissement

lent

infernale

ma voix

boueuse

collant au sabot de la mort

mon cerveau

avec les dimensions d'un champ de bataille où Sif ben Di Yazane
aurait pu déterrer des centaines de scorpions d'or. Anémique, moi.
Moi et le reste dans les livres que viendra détecter le galactique
occidental pour m'assurer de mon moyen-âge, de ma résurrection,
de la beauté de ma religion, de ma jeunesse mon primitivisme ma
virilité mon sexe pitoyable, que c'est une question de temps, qu'il
faut proclamer l'homme libre, que Berbère, que lui Barbare, que moi
juif hindouiste fataliste fanatique et arabe, que lui Phaëton, qu'après
tout nous ne sommes pas si différents sauf que lui correct, son chien,
sa femme, son disciple qui n'a pas pu établir son passeport, Carla,
roman à deux, kif, thé, je-délie-j'écris-en-tremblant-sous-le-coup-du-
délie, et Brahim dont il connaît la vie mieux que personne mieux
que moi la Sicile Essaouira devant les petits ratons photogéniques
éberlués comme par quelque jeune folie écoutez-moi je suis prophète
romain en attendant la révolution l'action d'abord l'action pour la
galaxie et la lune en moi puis la lune où je suis mes supplications
lui plus musulman que moi

le prophète à Rome

avec ses calculatrices électroniques en plein désert futuriste

avec une ville avec deux portes seulement

des pyramides des totems

46 des gens amoureux de la même vache que moi

dans cette ville je connais mon matricule

moi aussi

j'ai habité des déserts futuristes

moi aussi j'ai conquis la plupart de mes satrapies

ce que je peux avaler comme journées de chergui moi le Minotaure

ce que je peux être non-violent

ce que j'ai comme fantasmes dans la circulation sanguine comme
cadavres sans sépulture face à la ville

à détruire

et dont il restera une autre ville que nous appellerons

Palmyre

la grotte

cinq hommes et le sixième un chien et moi le Minotaure
et encore moi le Minotaure la grotte six hommes et le septième un
chien et moi le Minotaure et encore la grotte six chiens six hommes
et encore la grotte un chien sans hommes et le chien apparaît
avec l'effigie de son absence

surtout la grotte à peupler de visions surréelles où traquer dans le
rire d'autres têtes de vaches dans des tas de rues ouvertes à même les
parois de l'ancre séculaire du dormeur avec la vache la cité d'airain
sans passeport cordes machines oueds plus des caravanes

dans le rire

moi le Minotaure et encore Tanit l'animal à point sur mes vappes
irrégulières d'insomnie livresque
et encore Tanit ses embyotomies ses cuisses de courant d'air
et ma nuit appréhender la lune ne serait-ce
que pour en tirer des photocopies ne serait-ce
que reconnaître mon cerveau fait d'écume seulement
ma nuit mon anachronisme à la taille ma double ceinture de kif
je contemple les architectures

47

paraîtra prochainement au maroc

l'œil et la nuit

roman d'abdellatif laâbi

index des auteurs

48

Mohammed Ismaïl Abdoun
né en 1945 à Béchar (Saoura). Algérie

Malek Alloula
30 ans. Né à Oran. Algérie

Samir Ayadi
Tunisien

Mohammed Aziza
28 ans. Tunisien

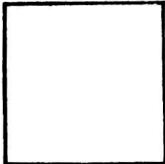
Mohammed Khaïr-Eddine
né en 1941 à Tafraout. Maroc

Abdellatif Laâbi
né en 1942 à Fès. Maroc

Abdelkader Lagtaâ
né en 1946 à Casablanca. Maroc

Abdelaziz Mansouri
né en 1944 à Salé. Maroc

E. M. Nissaboury
né en 1943 à Casablanca. Maroc

 **action
plastique**

symposium international de sculpture de mexico

par toni maraini melehi

50

A l'occasion des Jeux Olympiques Mexicains, une Olympiade Culturelle a été instituée cette année pour la première fois. Il s'agit dans l'ensemble d'une série de manifestations artistiques (théâtre, ballet, cinéma, expositions, congrès) organisées à Mexico pendant toute l'année 1968. Dans le cadre de ce programme, une RENCONTRE INTERNATIONALE DE SCULPTEURS a eu lieu pendant les mois de juin et juillet.

Invités au Mexique par un comité de choix expressément désigné, 18 sculpteurs – 3 mexicains et 15 "venus des cinq continents" – y ont participé. L'Afrique était représentée par Mohamed MELEHI, artiste du Maroc.

Le but principal de la Rencontre était la réalisation d'un ensemble de 18 sculptures monumentales (allant de 8 à 23 mètres de hauteur), en béton, disposées le long du tronçon sud de l'ANILLO PERIFERICO, autoroute de 25 km. environ, qui sort de la ville en direction des Villages Olympiques et de Xochimilco. Construites pour y demeurer, ces sculptures appartiennent à la ville de Mexico.

Ce projet – malheureusement conditionné par des intrigues officielles non réellement artistiques et caractérisé par de nombreuses erreurs d'organisation – a cependant eu le mérite, sur le plan du travail non-officiel, d'être intéressant et assez futuriste.

Que le lecteur ne se trompe pas ! les intrigues, la violence, l'injustice de toute une situation globale ne peuvent pas être camouflées par des activités culturelles d'avant-garde ; toutefois, il est vrai aussi que de telles activités peuvent véhiculer les idées nécessaires pour la mise en cause d'une situation artistique commercialisée et cristallisée, et de tous les problèmes culturels qu'elle fait naître.

Cette RENCONTRE INTERNATIONALE DE SCULPTEURS a permis des expériences aujourd'hui fondamentales : celle de la collaboration entre disciplines différentes (problème du travail en équipes) et, en

particulier, entre le technicien et le plasticien ; celle de l'intégration à l'espace environnant (problème de l'art-dans-la-nature, l'art-dans-l'ambiance), et à la planification urbanistique (problème de l'art-dans-la-rue et dans la cité industrielle). Les sculpteurs ont ainsi eu à résoudre des problèmes techniques et plastiques considérables (construire une sculpture extérieure et permanente, sur une échelle monumentale, dans une matière nouvelle qui nécessite des calculs complexes et une exécution soignée, ériger une forme bien orientée par rapport à la lumière naturelle, à l'ensemble urbain, à la vision de masse éloignée et motorisée).

En ce qui concerne le problème de la communication artistique socialisée, l'emplacement est somme toute idéal. Cette autoroute grande et belle n'est pas du tout exclusive. En partant de la banlieue et de nombreux quartiers populaires elle conduit au Pedregal et aux quartiers résidentiels mais aussi à Xochimilco, endroit d'amusements populaire et traditionnel très fréquenté. L'autoroute est toujours pleine. S'évadant de la ville les après-midi ou les jours de fête, les gens, les familles, « los camiones » prennent avidement la route vers les gazons et les canaux fleuris de Xochimilco. Et les sculptures sont là.

C'est dans ce sens que le projet est futuriste.

Il se penche sur le problème complexe de l'art dans la rue. De l'action des artistes, sortis du cercle clos des galeries, face à la collectivité.

A mesure que les travaux progressaient, les formes devenaient des personnages, des noms étaient inventés, chaque sculpture étant sujet d'observations critiques, ironiques ou affectueuses. Des jeunes men-
51
taient sur une sculpture pour voir tout autour, dormaient sous l'ombre d'une autre, ou y écrivaient pendant la nuit '*gorillas asesinos*', '*Cueto asesino*', '1968, *Olimpiada de hambre*'.

C'est que les sculptures commençaient lentement à faire partie de la vie ambiante. Rigoureusement non-figuratives, elles se transformaient, s'intégraient aux cactus, aux signaux de la route, aux pyramides, aux rochers de lave, aux bidonvilles cachés parmi ces rochers noirs et aussi aux murs mexicains sur lesquels on écrit clandestinement ses vérités.

ON EST LOIN DES ŒUVRES INTOUCHABLES D'UN MUSEE.

Aux bords de l'autoroute qui passe par cette plaine volcanique à la sortie de la ville s'échelonnent donc les 18 sculptures. Il y a dans ce paysage beaucoup d'espace et de grandeur. Sous une lumière diffuse, par moments violente, s'élèvent, à un kilomètre l'une de l'autre, ces formes monumentales, nettes et colorées (le béton a été peint). Modelées avec intelligence, bien orientées, certaines sculptures s'intègrent complètement au paysage, d'autres, trop lourdes et mal conçues y demeurent surajoutées.

C'était l'opinion générale (des critiques, des artistes et du public) que la sculpture de Mohamed MELEHI était une des plus réussies, par sa forme harmonieuse et son ingénieuse intégration.

Il s'agit d'une forme ondulée de 12 mètres de hauteur en béton blanchi et encadrée par une charpente métallique cubique de 3 m x 5 m x 5 m

peinte en rouge et orange. Cette sculpture se dresse sur un terre-plein au milieu de l'autoroute.

C'est une sculpture qui exploite correctement la ductilité du béton. La forme s'élève élancée tout en demeurant solide et bien définie dans ses contours. Son profil curviligne a été rigoureusement étudié : les ondulations sont synchronisées de manière à donner *l'impression d'un mouvement continu* (selon la position du soleil, les creux et les bords développent toute une vérité d'ombres).

Non seulement elle présente donc une silhouette différente de chaque côté, mais aussi ces mêmes côtés changent de contour selon la lumière qu'ils reçoivent.

En venant par la route on aperçoit à un kilomètre cette sculpture qui surgit avec force. A mesure qu'on s'approche, elle varie ; elle bouge.

" Je suis Africain, je suis d'un continent de masses et de grandes ouvertures. Une sculpture, ou peinture, qui peut être vue de loin, par plusieurs personnes à la fois, pendant qu'elles travaillent, pensent ou se promènent est pour moi une véritable œuvre active, une opération plastique de grande importance " (1).

Conçue dans cet esprit, la sculpture de MELEHI s'intègre à la vaste plaine.

De près, elle change encore. En effet, si l'on rentre à l'intérieur de la charpente cubique et qu'on regarde en haut, c'est une autre sensation, un autre paysage plastique. Le pourtour cubique est une cage étrange ; la forme ondulée devient aigüe, une vibration tendue vers LE HAUT ; la verticalité d'une colonne immense. Il s'agit, pour MELEHI, d'une flamme mentale qui domine et qui s'échappe de la structure matérielle, dure, crue et angulaire.

Conscient du fait que je devais représenter l'Afrique – tâche trop grande vraiment – j'ai voulu créer une forme qui, tout en étant traditionnelle (l'onde apparaît sur tout art africain), tout en étant nouvelle (elle est plastiquement moderne), symbolise une situation déterminée : malgré l'oppression sanguinaire, métallique et programmée, l'esprit dynamique de ce continent (son 'SOUL') s'élève avec force vers le ciel " (MELEHI).

Ainsi, de loin, de près, de l'extérieur puis de l'intérieur de l'enceinte linéaire, le public cherchait à saisir et à relier tous ces différents aspects. C'est une METAPHORE OPTIQUE qu'on voit des gazons de Xochimilco.

(1) Passage extrait de la déclaration écrite par Melehi en avril 1968 pour la publication que le Comité de cette Rencontre prépare à présent.

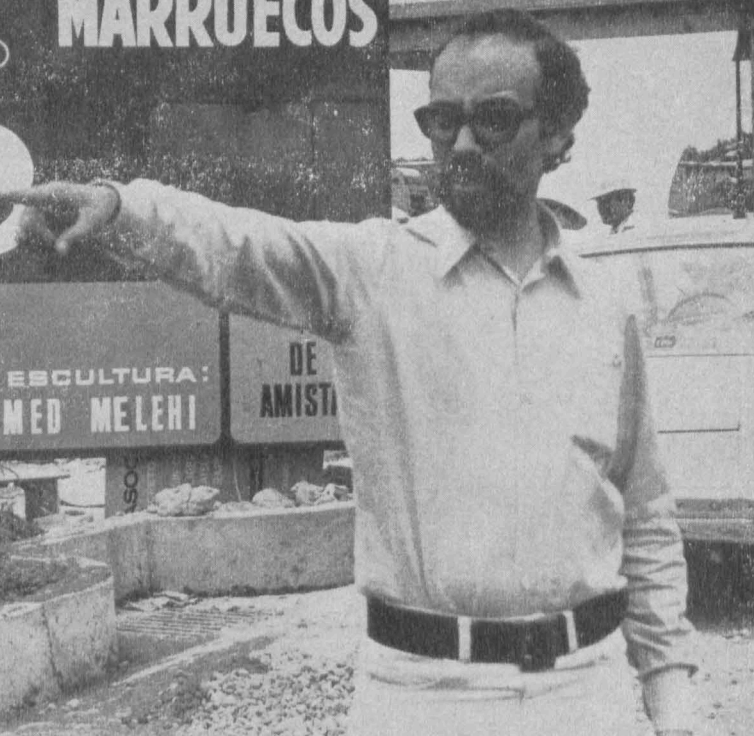
MEXICO

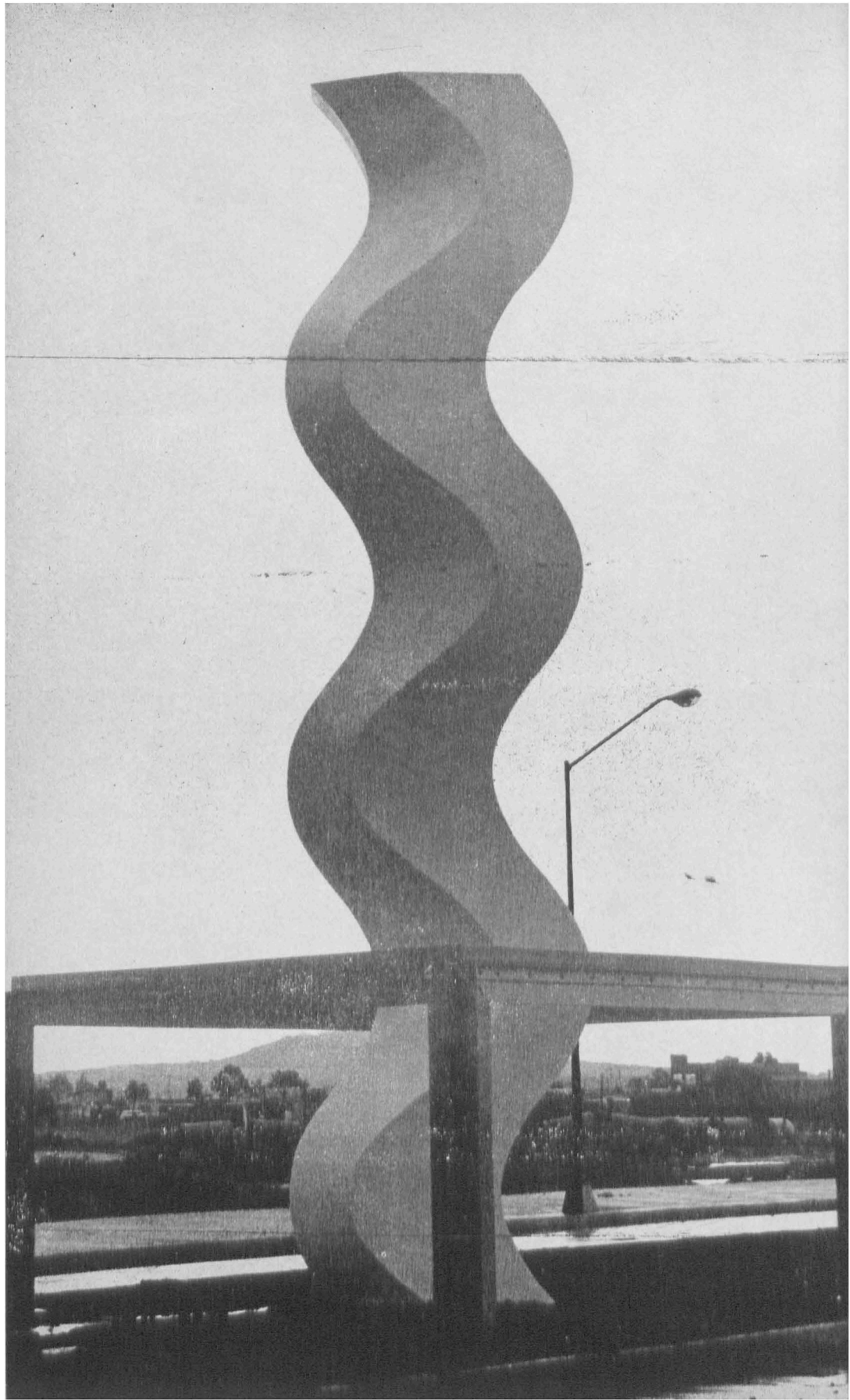
MARRUECOS



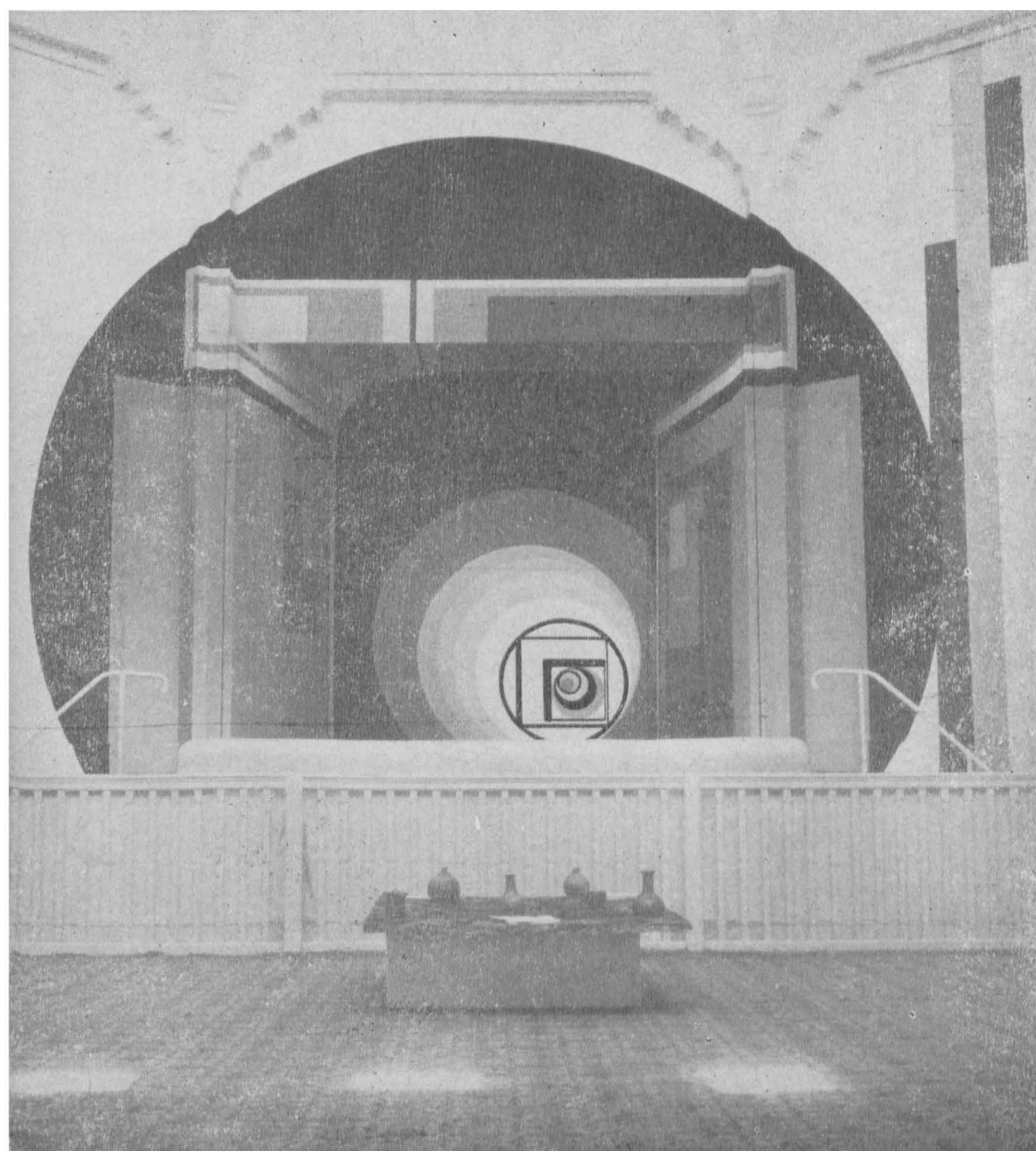
UNA ESCULTURA:
MOHAMED MELEHI

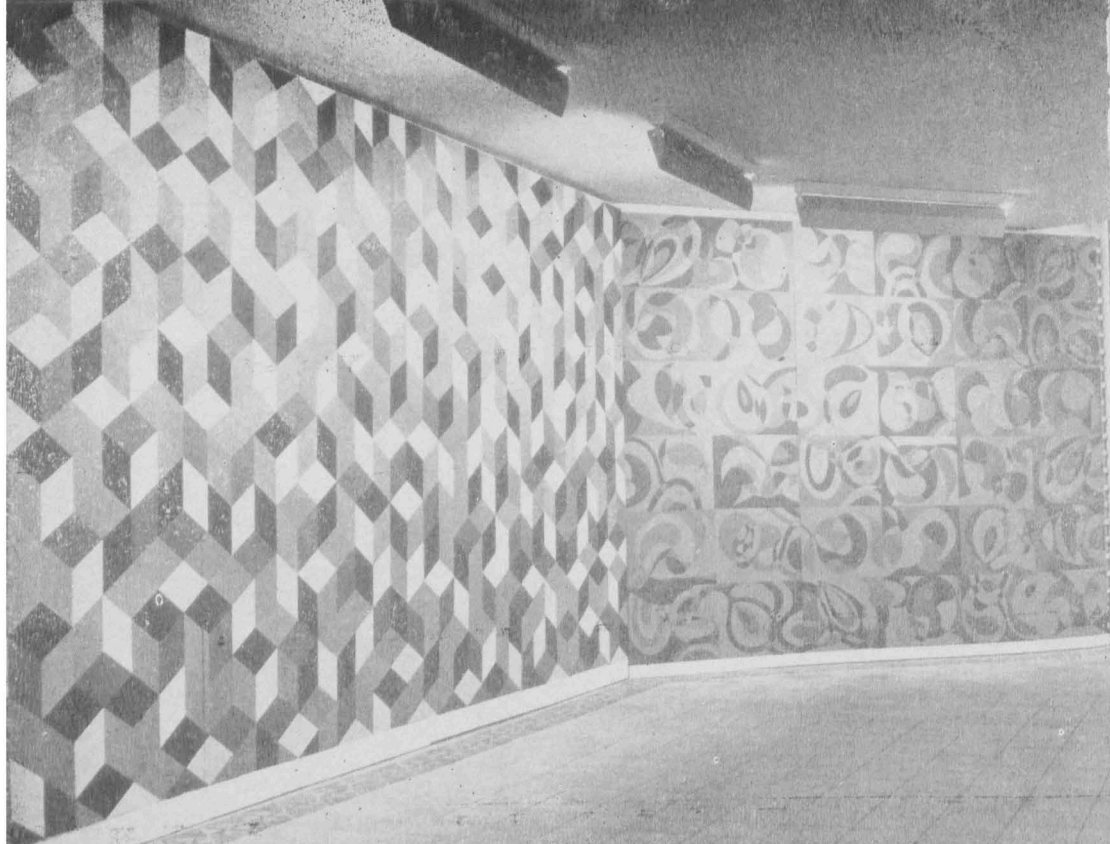
DE
AMISTAD





**Exposition Annuelle
de
L'Ecole des Beaux-Arts
de
Casablanca
Juin 1968**





Comme ils l'ont fait en Juin dernier, cette année aussi les élèves des années terminales de l'Ecole des Beaux-Arts de Casablanca, en collaboration avec les professeurs, ont programmé ensemble une exposition collective, à la suite de nombreuses réunion et discussions préliminaires.

Il faut préciser tout de suite que cette exposition n'a pas été conçue dans le sens habituel du mot, car il ne s'agit pas d'une série de devoirs accrochés dans un espace passif scolairement subdivisé. Les élèves ont essayé de traiter l'architecture de la galerie de manière à la faire participer à l'effet plastique global et à résoudre l'espace architectural de cette galerie dans le but d'atteindre l'intégration et la synthèse organique des arts et des différentes techniques.

DANS QUEL BUT S'INSCRIT CET EFFORT COLLECTIF ?

Il s'agit pour l'Ecole d'orienter les élèves vers la compréhension et la connaissance pratique de la notion d'art intégré et appliqué. Comme il s'agit pour cette même école d'arriver à accomplir avec dynamisme son devoir en tant qu'institution véritablement moderne : encourager les élèves à établir un rapport positif entre idées et métiers différents, l'organisation et l'accomplissement d'un travail en commun, pour se proposer eux-mêmes une discipline de groupe.

Ces élèves ont à leur disposition un espace donné qu'ils doivent agencer, coordonner, décorer, chacun œuvrant pour la réussite de l'ensemble, le but étant un travail primé par l'équilibre intelligent entre les tempéraments individuels, les techniques et les métiers. C'est un examen décisif, un véritable test pour le mûrissement de leurs idées et capacités artistiques.

LES ATTACHES AVEC LE PASSÉ

Il y a des leçons du passé traditionnel artistique qu'il faut retenir : l'intégration des arts à la fois réciproque et architecturale, et la plasticité des formes ainsi que le langage des images. Il y a aussi une morale du passé qu'il nous importe de comprendre dans la mesure où elle peut enrichir les données de l'action présente. C'est la notion de la création collective et anonyme du travail socialisé qui doit aboutir à la totalité d'une œuvre. Cette notion semble beaucoup plus moderne et cohérente vis-à-vis des exigences artistiques actuelles. L'héritage plastique traditionnel a été l'expression anonyme enrichissante d'une âme collective qui laissait en même temps entrevoir le rôle de la création individuelle. On trouve l'illustration de ce phénomène dans le travail corporation unissant plusieurs corps de métiers qui collaborent à la réalisation de l'œuvre architecturale.

57

LES PERSPECTIVES D'AVENIR

Cette manifestation s'inscrit dans le contexte d'une perspective future. En effet, étant donné l'évolution prévue dans le domaine de la construction nationale et de la production artistique, les jeunes sont appelés à jouer un rôle décisif dans cette évolution. Le souci majeur de l'Ecole est de les préparer à cette tâche. Les élèves sont introduits de plain-pied dans les problèmes plastiques modernes pour qu'ils puissent se préparer à opérer ensuite leur choix. Pour qu'ils prennent corps dans la réalité d'un pays qui se construit, se familiarisent avec la problématique de la création technologique et parviennent à des solutions correspondantes aux nécessités du développement social et économique du pays.

BANQUE MAROCAINE DU COMMERCE EXTERIEUR

Société Anonyme au Capital de 12.500.000 Dirhams

Siège Social : 241, Boulevard Mohammed V

CASABLANCA

Téléphone : 722-44 (10 lignes groupées)

TELEX 219.75 et 210.79 – Adresse télégraphique : CREREB

(SIEGE et TOUTES AGENCES)

AGENCES A CASABLANCA

TAHAR SEBTI : 65, Rue Tahar Sebti

MEDIOUNA : Route de Médiouna

MAARIF : 22, Boulevard Danton

AGADIR

Avenue Hassan II

Tél. 29-93

TELEX : 81.000

RABAT

5, Rue Richard d'Ivry

Tél. 217-98

TELEX : 31.922

TANGER

17, Rue de Belgique

Tél. 110-44

TELEX : 33.022

TETOUAN

11, Av. M'Hammed Ibn Aboud

Tél. 45-51

FES

Place Mohammed V

MARRAKECH

114, Boulevard Mohammed V

S A F I

36, Place de l'Indépendance

Tél. 22-47

CORRESPONDANTS DANS TOUS LES PAYS DU MONDE

TOUTES OPERATIONS DE BANQUE

FINANCEMENT D'IMPORTATIONS

ET

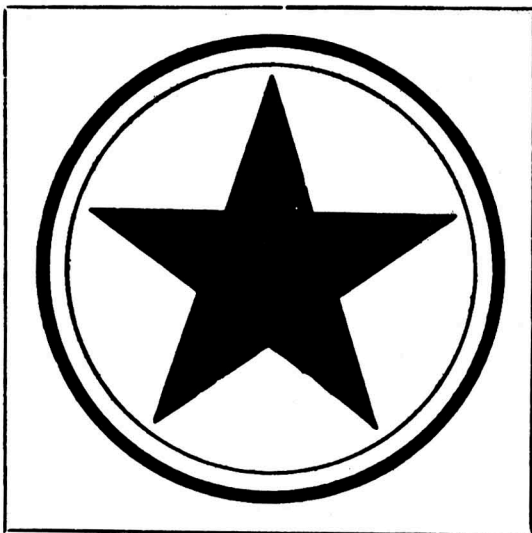
D'EXPORTATIONS

CHEQUES CARBURANT – CHEQUES DE VOYAGE

OPERATIONS DE CHANGE

DOCUMENTATION AU SERVICE DES PROFESSIONNELS

DU COMMERCE EXTERIEUR



CASA DE LAS AMERICAS

revue bimestrielle cubaine, littéraire, culturelle, artistique

LA HABANA CUBA

Directeur

Roberto Fernandez Retamar

Comité de rédaction

Mario Benedetti, Emmanuel Carballo, Julio Cortazar, Roque Dalton, René Depestre, Edmundo Desnoes, Ambrosio Fornet, Manuel Gállich, Lisandro Otero, Graziella Pogolotti, Angel Rama, Mario Vargas Llosa, David Vinas, Jorge Zalamea.

bulletin d'abonnement

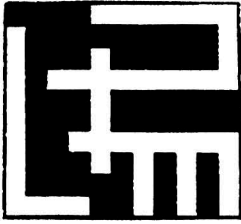
Nom Prénom

Adresse

Veuillez m'inscrire pour abonnement (s) à la revue Casa de las Américas tarif Maroc 30 DH (6 numéros)

somme que j'adresse par mandat-poste ou chèque bancaire
à l'ordre de la

« Représentation des entreprises du commerce extérieur de Cuba »
18, Boulevard du Front de l'Oued, Rabat



**la librairie
de paris
et du maghreb**

**se charge
de**

**tous vos abonnements
à l'étranger
périodiques, revues spécialisées**

**la documentation
technique, artistique
nécessaire
à vos activités**

**la mise à jour
des bibliothèques
d'établissements et de collectivités**

**elle étudie
vos problèmes
d'impression et d'édition**

département décoration
décorateurs-installateurs

bureaux

habitation

commerce

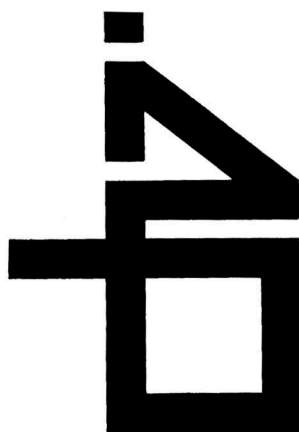
tourisme

maquettes

prototypes

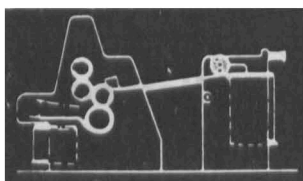
mobilier

agencement



maghreb
expert

Bureau d'Etudes
1, Place Mirabeau
Téléphone : 706-76
Casablanca



Imprimerie Almaarif

30, Rue de Réole - Téléphone : 429-72 - C A S A B L A N C A

tous travaux
d'édition et de presse

وحين أعيى
انذارى بالنفخ فى السور لا يعيى
حين أعيى
أقرفص قدام البحر
مرآة من مراياه
تظهر ارتظام الموج وهى من صلب الزجاج

الجرذان الطيارة
تملأ فضاء المدينة
ترميها فى الكسوف
مدينة الجير والياجور
وبؤرة الاصفار والجور
طريقك اليها
زرعوه ألغاماً
فيا وليد حانة الحصير
والعرج فى المصير
كيف ٠٠ كيف الحصار تفكه
والاسوار تدكها ؟

مكسورة يداك
وساقاك
من أجل راحة الريح ساقاك
قلت :
أعيش ٠٠٠ من أجل الجدة
حتى اواريتها البصاق
كل الافواه بصاق
وكل بصاق كلم
وكل كلم بصاق
يا ساق دادادادادادا
أكلت جواربه
بعث في العينين بصاق وعلى الشفتين
اياك ان تجرب ٠٠
يا فاه دادادادادا
خلايا جسمي سربلها بدخان الكيف من شقوقه
وغرد
فوق أنفى غرد
اياك ان تخرس ٠٠
وان يوما صرت لى فرجا
علقت ام القروح والسواد
فى الريح لتنتثر
وبعت بقاياها فى سوق النحاسين
فى آخر الدنيا
القر المكهرب ٠٠

لان من وطأته ظهري يرتعد
والضفادع اللزجة تنلج بدني
أعوى
أركض في الدروب وأعوى
أسأل عن جبتي وعن أشعار ضاعت مني
وعن شعري
وأنتع الدجل والدجال
ونز الاجهاض على قبور الشهداء
وعلى أحنحة السيارات واللافتات

الكلمة اللغم .. اتعيها ؟.. ان كنت
انتظرت منى غيرها فلعن الديان انتظارك

من فى الجبة ..؟

لا الآلهة لا السلالة فى الجبة
لا الاحجار الكريمة ...
من فيها سواك .. $1 \times 1 \times 1 \times \dots = 1$
يا عجب العجاب !
سواك سواك .. صفة الصفات
ترردها كالمجنون على فوهات المعابر
وتفقدتها فى الحانات والمتاجر
وفى الأسواق
يا عجباً - لما الى نفسك يسابقك
فتكاد تخسر السباق
المار
بائع الخضراوات
سكير الحى

من فيها والريح يلاحقها .. والقيظ
سواك يا كومة التراب الابرص
يا وليد حانة الحصير
والعرج فى المصير
وفى الكوات المعنكة العمشاء
فى الجبة أنت الاله اوحده
تحصى الاصفار

لا لأجل الذكرى والمواسيم
فجدورى أقوى منى
ومن الذكرى والمواسيم
وحين أشتم طيب العنب والبطيخ
أحن الى الدعوة
الى الطوفان الذى يعصمنى من الانتحار
لانى أريد أرجوحة لحفیدی
وشعيرا للبهائم والقطيع
ولكى أوفى بعهدى
حفرت قبرى فى كل الاصقاع
يا فلسطين ..

لأن تحت الجرح والقيود والاغلال
يطاطيء المغيب
ويلف دمي كتلة الرمال
من خلال أجفان ..
رفيق ورفيق

وحبيب

أبادهم الصقر
خذى يا صبيتى جياذ البرق المؤود فى الجحور
لأن البعض هنا

وهناك

يحكون عن بوحماره
مرتلين آيات النابالم المفرقة
لأن البعض
يجمعون الصدقات فى المراقص
أو هكذا وضعوا لنا
قاعدة

فى النحو

واللغة ..

34

أقول
ان بطنى يشتهى
ولا شيء آخر
غير الرصاص الفضى
معنى هذا
أننى أخجل من حركات الصوامع
ولا أطالب بالاستئناف
فالايام من حولى
تنتف وجه وطنى المكفهر
وأمسك الثرى
لا تنوحى أيتها الارض
أنا مثلك
أفكر أن تهوى جمجمتى فى الاقدام
أصابعى ..
خريف يصطاد الانتظار
لا بينادق أمريكا وانكلترا
ولكن بالخنجر والحبال

فلسطين

أقول
أنا لست رئيس ولايات
ولا ملك دولة
ولن أحدثكم عن أجدادي
لأنني أرفض رخصة الوهم
وهل صنعوا النهاية

أجدادي

وأقول
وان كانت أوامري لا تستحق التضحية
حذار أن تسقط يقطتى المحروقة
الجبين ..

يومها سلبوني أمي
دون أن تبارك طفلتني
يومها لم أرسم صيامي من الشوك
يومها حذفت الحسنه والارقام
في سرايب خلية الجن التي ضربتني بالعين
كما هو في معلقة عيساوة
يومها كانت معي حجارة
وبدون مؤامرة ..

رجمت

القمر ..

اكتفى بفنجان القهوة ، ولكى يمضى الى مكتبه سيضطر الى المرور من الطريق التى جاء منها قبل لحظة ، والتى مضت منها الفتاة التى ابتسم لها ، سيجد من غير شك الدور القصيرة ما تزال فى أماكنها ، والنباتات ما تزال تتعلق بالحيطان ، وأن كل شىء لم يتغير . لن يأكل شيئا . فالقهوة تسرى الآن فى شرايينه . فى المساء ، عندما يجوع ، سيتناول قطعة خبز بالمربى ، وسيشرب القهوة التى تعدها أخته ، وسيتشممها بكل أعصابه ، عندما تكون الامسية ما تزال حارة ، كما هو شأن الامسيات السابقة ، الآن ، يشعر بكل وضوح ، أنه فى حالة نفسية خاصة ، وباقى الحالات لا توجد بالنسبة اليه ، انها تعنى الآخرين ولا تعنيه . حالته فقط، حالته الخاصة ، التى يحسها ويعيشها ، هى التى تعنيه . . وهذا هو المهم .

القصيدة التى بدأ قراءتها ، لم يستطع أن يركز ذهنه مع الاخيلة والصور ، أعاد الابيات فلم يفهم ، وحاول أن يأكل شيئا (وقت الظهيرة الآن ، الحرارة ، ثم حاول أيضا أن يستريح ، لكنه لم يستطع القراءة ولم يستطع الاستراحة أو التمدد . اذ من نافذته المفتوحة فى الطابق الثالث على كهف سماوى ، كان هواء يدخل ، هواء ثقيل وخانق ، ولم يستطع جسده أن يتحمل ، وكانت أصابعه متوترة الى حد الانتحار (ان الهواء الآن ما يزال كما كان ، ولكن التوتر قد ذاب وحلت محله فكرة الانتحار ، صورة طريفة لفرح بوهيمى) . ونظر فى ميناء ساعته : الثانية ظهرا ، وحول ميناء ساعته ، شمعه الكثيف المبتل بالعرق (رغم هذا العرق فهو يشعر بالهواء لطيفا ، وبالحرارة خفيفة) . وها قد أصبح الآن على بعد ثلاث عمارات ، من الشارع الذى تنتصب فيه ، العمارة التى يقطنها . وكانت النباتات تتعلق بحيطان الدور القصيرة ، الرابضة كجزر صغيرة ، وسط البحر ، واستطاع أن يعبر الطريق بسهولة ، لان السيارات كانت قليلة ، وعلى افرز المقهى طلب قهوته (فى المساء سيقول لأخته التى تقطن معه فى الغرفة أن تهيب له القهوة ، ربما هى الآن تشرب الشاي بدل القهوة ، أو ربما هى تطل من الطابق الثالث على السفايف المغروسة فى الارض المبلطة ، هناك اختلاف بين هذه القهوة ، وبين القهوة المسائية التى تعدها له اخته ، على الاقل فى الرائحة ، عندما يقرب الفنجان اليابانى الى أنفه) . وابتسم للفتاة التى يعرفها ببرود تام . ولكنه لم يعرفها جل اهتمامه ، وأخذ يوقع بأصابعه على الطاولة الرخامية ، اهتز الفنجان ، ومرقت سيارة وسيارة . كانت الفتاة قد اصبحت على مسافة منه ، غير يسيرة ، هى صديقة اخته ، حاول أن يغازلها مرة ولكنه لم ينجح ، ومع ذلك فهى ما تزال تحتفظ بصداقته ، وتبتسم له وتحببه ، لكن من بعيد (منذ خمس سنوات ، وكان ما يزال طالبا فى كلية الحقوق ، حاول عددا من المرات أن يقنع فتاة أحلامه بحبه لها ، ولكنها لم تفتن . كانت تنفر منه ، وحكى ذلك لأخته ، فقالت : ربما هى متزوجة . فقال : انه يعرفها وأنها ليست متزوجة) . لكنه بعد ذلك استطاع أن ينجح فى غزو قلوب عدد من الفتيات رغم فشله فى دراسته العليا ، ولم تعد هذه المشكلة تطرح بالنسبة اليه ، مشكلة الحب على مستويات . ان فشله فى استمالة هذه الفتاة التى مرت قبل لحظة ليس بذى قيمة (حتى هذا الفشل ، كان قد حكى عنه لأخته ، وضحكت ، ثم قدمت له رسالة وصلته من لندن ، كانت فى الدرج نسيتهأ أخته منذ يومين ، ولم يفتش هو فى الدرج . وكان من عادته ألا يفتش) . وأخذ يرشف قهوته ، ولم يكن وجود الحرارة يعنى شيئا بالنسبة له ، لا ولا وجود هذه الفتاة التى عبرت قبل لحظة ، صديقة أخته . سيبدأ عمله فى الثانية والنصف . وليس أمامه سوى هذا الوقت لكى يصل الى مكتبه . لم يتناول غدائه ، وهو لا يفكر فى أن يتناول ولو لقمة واحدة . فقط

في الظهيرة ، وكانت الشمس

تخلص فجأة من شعور مقرف ألح عليه منذ الصباح ، ونظر في
حدائيه ، تم في الجدران المدببة الظهر ، ثم في النباتات الملتوية ، التي
تمتد حتى السقوف (لم يكن هذا الشعور المقرف يلزمه الا قليلا ، وكان
مبعثه شيئا خفيا ، خارجا عن طاقته ، لا يعرفه ولا يحاول أن يعرفه) ورأى
سيل السيارات الذي انقطع ، ثم الطريق الرمادية الفارغة تماما . وفي
نهاية الطريق ، العمارات طويلة بيضاء ، والاجسام منشورة كالبدور
(على بعد أمتار قليلة ، وخلف شارعين اثنين ، هناك عمارة ليست طويلة ،
ولا تبلغ السحاب . . في غرفة من تلك الغرف في العمارة يستقر كل
مساء ، وينظر الى هذه البدور المنشورة : الناس منشغلون بأنفسهم
أكثر من اللازم ، ويحبون أنفسهم من خلال حبههم للآخرين) . وجاءت نظرته
الآن (التي طالما تخيلها عارية) غير عادية . (بالنسبة - طبعاً - الى
نظرته من الطابق الثالث في العمارة ، تبدو الاجسام اذ ذاك كما لو
كانت مغروسة كالسفايد ، والرؤوس كالكرات الجلدية) . الناس الآن
كالكراكيز ، لا كالسفايد ، وأخذ يدخن بلهفة ، وبشعور ابيض من
الفرح ، لأن قلقه قد انفصل عنه ، ببطء ، ثم فجأة . . أهم شيء لديه ،
في هذا الوقت - والحرارة تغزو جسمه الهزيل - أن يجلس في مقهى
(المقاهى عادة في هذه الساعة ، تكون خالية) ، ليشرب قهوته ، شاعرا
بخلوته ، معطيا ذاته لكل ما هو جامد (الجدران مثلا ، الكراسي ،
فنجان القهوة نفسه ، السيجارة قبل أن يشعلها ، ثم وقد أشعلها ، الدخان ،
والاشكال غير المستقرة في وعيه) لقد شعر بالحرارة تغزو جسده ، لذلك
حرك كتفيه ، ورغم هذا الثقل المفرط ، الثقل الخيالي والمتصور ، رغم
هذا الاختناق ، هناك خفة في شراينه ، في احساساته ، في جسده ، وفي
رأسه (هذا الثقل معدوم ، غير أنه موجود بالنسبة للآخرين ، حتى الذين
يرتدون ثيابا صيفية خفيفة) فلقد استطاع هو أن يتخلص من كل ما يمكن
اضعافه ، وضغط الهواء في رئتيه . قبل لحظات لم يستطع ان يتم قراءة

للعرائش ؟ قلت فى العاشرة ليلا .. يمكنك أن تنامى . وأجابت بأنها لا تستطيع النوم ولو ظلت جالسة 48 ساعة .
عندما توقفت السيارة فى سوق الثلاثاء صعد رجل أنيق لم يجهر بالسلام وانزوى فى مقعده ، وجعل ينظر من النافذة بكبرياء . صحت فجأة من مقعدى :

« أسى العياشى باغيين نوصلو دغيا .. »

أجابنى السائق :

«أنا العياشى بلا السى .. السى خليها فى شكارتك »

قلت له :

- « ما كان شى تيحساب لى .. وهى أنت صحيح ؟ »

- «واشنو تيحساب لك ؟ وككان ما كنتشى صحيح ، ما نكونشى تنسوق بكم ؟

- « معاك الحق .. ما عندى ما نقول ، صحيح ونص » .

شعرت بالجدار الذى كان يفصلنى عنهم فى البداية ، يذوب .. وتسربت الى أعماقى فرحة « احتضنتها فى حرص . واستسلم معظمهم لنوم متقطع ، رغم لفحات البرد القارس التى كانت تتسلل من ارجاء الليلة المقمرة فى عز الشتاء . كان العياشى وحده مستمرا فى الحديث مع مساعده ، وهو يستعمل يديه ، ويرفع صوته ، ويعبر عن اصراره واعتداده .. تبينت ان العياشى شخص «حقيقى» يحرق وجوده فى صراعات يومية ، وفى عراكات ومناقشات صاخبة .. ولا يترك الفرصة تمر دون ان يؤكد للناس أنه يحمل أفكاره الخاصة ، ويستهلك حقه فى الوجود . استسلم الجندى للنوم ، وظلت «أمى عويشة» تحرق فى الظلام ، وبقيت رحمة مكومة داخل حايكها .. والرجال الآخرون يتابعون حديثهم عن مشاكل القرية ..

يا لله ! ان وجودهم يملأنى . كثيرا ما كنت اظن بأن الناس الذين يعيشون فى القاع مسالمون لحد فقدان الاحساس بالطغيان . كنت أتطلع دائما الى منظومات الافكار التى تستطيع ان تفرض الخلاص ، لتغيير العقليات ، وتشيع النور . اكتشفت زيف نور «الحقيقة» التى لا تفوح منها رائحة العرق ، ونبض الاحساس ، وخفقة العذاب .
تابع أحدهم وهو يحكى لجاره :

« لقد ضربت رئيس الدائرة عندما تبين لى انه يتلاعب بنا .. واقتادونى الى القايد الذى ظل يتوعدنى ويهددنى بأننى لم أعد أخاف القانون .. »

ظلمت أنقل بصرى بين الجندى النائم والمرأة ، و«أمى عويشة» المبحلة فى الظلام .. وأخذت اتحسس بيدى ثوب الجندى ، وأبتسم فى نشوة وأتمنى لو أن الطريق لا تنتهى .

هيجو الذى أعلن نفسه نبيا أتى ليخلص الناس من عذاباتهم .. لا مناص ..
 ان احاديث الركاب تقتحم عزلتى ، وتشدنى الى حلقاتهم .
 كان الراكب الذى أثار الزوبعة ما يزال يتحدث بسخرية مريرة ،
 وبجانبه ولد صغير يبدو واضحا أنه ابنه . وفى المقعد الامامى رجلان فى
 الخمسين من عمرهما ، وينم مظهرهما عن بداوتهما . وعلى المقعد المحاذى
 لمقعدى تكومت امرأة وطفل رضيع ، ومن ورائى ، جلست بدوية فى الخمسين
 كذلك . وعلى الصف الآخر جنديان عاديان . وفى لحظة استطعت أن
 أعرف أسماء معظم الركاب : السائق يدعى العياشى ، والام رحمة ، والمرأة
 البدوية امى عويشة . الحوار يدور فى شكل جماعى ، وقد يتحدث
 أربعة فى وقت واحد ، والسائق يشارك بدوره فى حدة وثقة بالنفس ..
 والسيارة تهتز ، والاصوات تختلط بهدير المحرك .

سأل أحد الركاب : « كم الساعة الآن ؟ »

فأجاب أحد الجنديين : « السادسة » . قلت معترضا :

- « بل السادسة الا ربعا .. » قال مبتسما :

- « الستة بحال الستة الا ربع .. » فأجبت مسرعا :

- « الزيادة من رأس الاحمق » .

ضحك ، وضحكت امى عويشة .. وسرعان ما قام من مقعده وجاء
 ليجلس بجانبى . الى أين ذاهب ؟ الى تطوان . وأنت ؟ الى شفشاون .
 أنت فى اجازة ولا شك ؟ نعم . وأنت ؟ لأنشر المعرفة ، أنا من حملة
 مصباح ديوجين . آه فهمت ابن اختى يدرس عندهم . كل شىء مزيان ما
 خائب غير البطالة .

ومال الجندى على رحمة وسألها :

- « هل الطفل ما يزال نائما ؟ »

نعم . قالتها وهى تلف وجهها من جديد فى حواشى الحايك الابيض .
 والتفت الجندى يحكى لى :

- مسكينة .. انها ذاهبة الى قرية بجوارنا للحضور فى جنازة والدها .
 هى تسكن فى قصبة تادلة مع زوجها الجندى ، ولا بد لها من الذهاب حتى
 لا يضيع المتاع القليل الذى تركه المرحوم .

وتدخل رجل الخمسين : « أسيدى عملت مزيان اللى جات ماحد
 الحديد سخون .. وككان تعطلت ، وككان ينكروها فى كل شىء .. »
 وقلت موضعا : « ولكن الشرع موجود .. »

قال بابتسامة ساخرة : « الشرع تيبلىع .. أشمن شرع ؟
 الشرع تيبخسو غير ما يدحى ، والله حتى يسرقك وانت تتشوف » .
 وأيده الراكب الذى أثار الزوبعة قائلا :

« حالة الفلس هى هادى .. والا كان شىء حاجة كثر من هادى ما
 زالا ايوا ما عرفش فاين غادى نوصلوا .. »

قالت امى عويشة : « ربى يعمل تاويل الخير . فوكاش غادى نوصلوا

اللغو والأصوات

27

ستتحرك سيارة النقل العمومي اخيرا بعد المناقشات الطويلة بين أحد الركاب وبين قاطع التذاكير . «لماذا أدفع ألفا ومائة وخمسين فرنكا ؟ الثمن هو ألف فرنك فقط . . أنتم تستغفلوننا لثمنتمنا ما تبقى من دمائنا » . ويعلو الصخب وأنا أنظر من نافذة سيارة في لا مبالاة هادئة . وتدخل رب سيارة النقل بأدبه البورجوازي ، وأخذ يشرح للراكب مصدر زيادة مائة وخمسين فرنكا : « نحن لم نصف شيئا . . انظر الى التذكرة ، انها تحمل طوابع بنفس المقدار المضاف ، لان الحكومة ألزمتنا بأخذ هذه الضريبة . . » ورغم ذلك لم يقتنع الراكب ، ورفع صوته وهو يقول : « دائما الضرائب ، ودائما نحن الذين ندفع . . أين كل ما امتصوه من قبل ؟ انهم يفتحون حساباتهم في بنوك سويسرا ، ولا يتركون لنا حتى قوت أبنائنا . . هذا فوق المحتمل . . لقد نفذ صبرنا . . »

بنفس النظرات اللامبالية أتتبع اهتزازات الرؤوس المؤيدة لاقوال الراكب ، ونداءات « السماسرة » المتسخين وهم يصيحون : « بلاصا للعرائش ، بلاصا لتطوان . . بلاصا للقنيطرة . . الكار غادى يقلع . . »

وصعد السائق ، وأجال نظراته الصارمة في العدد القليل من الركاب ، وضغط على خزان البنزين ، وهو يصيح . بمساعدته : « اقفل الباب ، سنبدأ الرحلة » .

استغربت لهذا الوجوم الذي ألجم اهتمامي بالناس ، وسجنني داخل فقاعات حلزونية لافكار متداخلة تتراقص أمام ذهني المكدود . وحاولت أن أتابع الرحلة التي بدأتها منذ عشرين يوما عبر عوالم الفكر الخالص ، والاحلام الصافية ولكن اصوات الركاب الباحثة عن ألفة وانسجام ، كانت تنتشلني من تحليقاتي وراء أطيايف المطلق ، والكمال ، وأمهاث الفضائل ، والخير لذاته ، والغبطة الابدية ، ووساوس ديستوفيسكي ، وغرور فيكتور

وعاد لى يسخر من تطلعى .. ترقبى
وعاد ينهش قلبى الكسير
يعدو فى اعراقى ويمتص الدما
فأرتمى فى وحشة الظلام جثة بلا كفن

3

رأيت امس فى المنام
أنى فى واضح النهار
كنت أجرى فى طريق مزدحم
أطلق أصواتا غريبة
يمنعنى من فضح عورتى اللصوص !
أسامر الجدران ، أمتطى حصانا من خشب
فيضحك الصغار
منى يشيرون الى :
« هذا هو المجنون
هذا هو المجنون »

4

26

لو أنه عاد الى
لو أن نسمة فقط منه داعبت أحلامى
لو أنه عرف ما معنى ذهولى
عندما ألمح وجهها يشبهه !
لو أن طيفه الحبيب زارنى فى نومي
لكنت الآن أحتفى بظله
أطعم قلبى الكبير بعض كلمات عزاء
لكننى فقدته ، فقدته
وضاع منى وجهه الى الابد !!
الى الابد !!

أناشيد للوجه الضائع

1

أبكاني حين مد لي يدا ..
واجهش الحنين في دمي
لما سمعته يقول
ربما سنلتقي .. سنلتقي غدا
وضاع مني بددا
لم يضرب لي موعدا
وغاب مثلما يموت في العيون فجأة
بريق لهفة الرؤى ..

2

بكيك صاحبي
حين انتظرت ، وانتظرت طلعتته
وقفت في الهجير
احمل في يميني باقة زهور
غمستها في دم قلبي الوجيع
تحرقتني شمس
يلسعني هواء فاسد ثقيل
لكنني تجلدت .. وقلت :
لا بد سوف يرجع
معذبي ! يحمل لي هدايا
من بلد السلام .. والسكينة
لكن الوحش وحده وافزعني !
هو الذي في انتفض

أنعمي لكم جيلا آخر
مرميا فسى مهوى الغربه
لا نسخ الارض ولا تربه
مشدود العين الى الشاشه
ميدان البطل المصنوع
مجنون الحلم برشاشه
لا تعترف كيف تميت الجوع
أرثي لك يا جيل البطل المخدوع

أوراق في الريح

أرثى لك يا جيل البطل المخدوع
مبهور الحلم على السلم
تذرو بالرمح المصدوع
والصخرة لا تنزف بالدم
ألقاك الرخ على الاحراج
فنسيت طريقك للمعراج
فلتجن ثمار اليقطين

بالامس هوت بى الجنحان
والليل يداعب اشباحه
فى الوادى الآكل افراخه
السالب من عين الصبيان
أحلام العيد وأفراحه
فنعتيت لكم جميل الساحه
مغروز الجبهة فى الطين
رزق الواحد يكفى خمسه
ومتاع العبد لمولاه
والله يحب عصا الشرطه
ويضم الطفل بقاياها
أماه اذا جاء الله
اخفى نعلى وغطينى

تنهيدة تنهيدة
قصيدة قصيدة
من الضلوع تبتدى وتنتهى فى الشمس حيث لا ظلال
للشرفة الاخيره
لنغمة اجيره
ساحة تضج بالرؤوس والاغلال ،

4 القوس العشرون

حببتي تصطاد بالافيون
حببتي تعيش بالافيون
هكذا يقول حاجب «القوس العشرون»
رأيتها فى جحفل من الشيوخ والرهبان والحراس يركبون
الحلزون
ويصنعون
عوالم من الورق
الكل فى الميوعة احترق
غرق
هكذا يقول حارس « القوس العشرون »

5 القلب على الكف

الكأس فى يدي حببتي ادمان
كل الجدران
تصفر فى النهار
تسود فى المساء
ولكن الرهبان
بلا ألوان
الوجه والفؤاد والضمير يرقصون للشعبان
ليأمن المصيده
ولعبة الزمان

6 الشرفة الاخيرة

« العرس كلما ابتدا يتم »
هكذا يقول حارس « القوس العشرون »
«العرس كلما تنأثر البخار
فوق القباب ، كلما انقضت حبوب المينكتال
تمزق الستار
تعرت الليال
بالشرفة الاخيرة
هكذا يقول حارس « القوس العشرون »
« وبعد العرس لا نرى سوى موتى بلا عيون
وينفث العبيد فى رحابة السماء

الليل والمراحل
واسترد الصحو من جبان
ييكى لأنه يخاف السم فى كأس تمدها ابنة السلطان
فى العرس عندما تريد
أن يرقص العبيد
ويبسم العبيد ، يسكت العبيد
بالمشور السعيد

3 الله : ماد - ان - امريكا

ذبحت ألف طفل
وعلقت الصلبان
ودجنت الرهبان
وركعت الشيوخ والأئمة
وبلت ألف مره
بصقت ألف مره
كما يبول فيلق الرهبان
ويبصق الأئمة
ثمة
وقلت : « يا سلام !
من يهدنى الطريق المستقيم فى الظلام
لأعبر الرماح والكلاب والأسوار
لأنثر الازهار
وأنشد الاشعار
بمخدع الحبيبة
وأفرغ الحقيبة
وأخصب النجوم أنزع اللثام
لثام القار والشنار
وأرفع الغطاء
عن حفرة تضج بالرؤوس والاجسام
مقطوعة مأكولة
لأنها تحدث الحبيبة
لأنها لم تلتئم الصلبان
ولم تصل فى جحافل الرهبان
ولم تمثل لعبة القراء
بالمشور السعيد
ولم تقنن بورصة العبيد

الرهبان فى صلاة الورق

1 الثمن

بالمشور السعيد
رشوت ألف ساق
رشوت ألف قلب
ألف كلب
شريت وجه الارتزاق
لأحظى من حبيبتى بقبله اللقاء
وفى مدار الحيق والخيانة
رسوت أرسل الاخبار أصنع الكذب
« الارض لا تدور ، سطوب ! »
لأن فى يدى حبيبتى ميكروسكوب
سطوب !
الارض ترتعش
لأن الكأس فى يدى حبيبتى ادمان
لأن الصحو فى دماغها نسيان
عفوا ، نكران
عفوا كذب ، سطوب

2 النكران

الارض كل الارض لا تحب ، لا تريد
فى عرسها سوى العيب
حتيا سأركب النفاق
لأننى رشوت ألف ساق
لاختصر .

فى سباق مع نفسه : فالديك لا يموت مهما أنتوى شرا ضده ، والديك يستيقظ باكرا ليوقظ الراغبين فى دخول الجنة ، والديك مع ذلك شىء مقدس ، والديك مع ذلك محبوب ، لقد تعب رضوان من السير ، هو ليس عاملا حتى يقطع هذه المسافة كلها ، ولكنه كان عاملا عندما كان فى السادسة عشرة عاما ، كان يسير ، هواجس ، قلق ، مجموعة افتراضات مختلفة ، ومن بعيد لاحظ له تلك المقهى التى لا تقفل أبوابها فى الليل : هناك سيقراً الجريدة الصباحية ، ويشرب القهوة والحليب ، وقطعة حلوى هلالية ، ثم يستقل الحافلة ليعود الى البيت • اين كنت اذن ؟ قالت زوجة عمه :

- كنت فى الحمام •

وابتسمت عائشة : قبل يومين ذهبت الى الحمام •

الليل أسود ، هواجس ، افتراضات ، الاشجار قديمة وواقفة مثل
حراس ، الفيلات الانيقة شاهدة على الثراء والرفاهية ، الكلاب تنبح ،
كان الحمام البلدى قد فتح ابوابه ، بالاضافة الى الذين يمرون الآن ليتوضأوا
ويصلوا صلاة الصبح ، هناك الآخرون الذين يسرعون لازالة « الجنابة »
المضاجعة هى المشروع اليومى المستهلك عند البشر هنا ، فى هذا الحى ،
يضاف اليها الوضوء والصلاة والنوم • ثمة شىء ما كان يحزه فى الداخل ،
يقطعه الى مجموعة من التداعى وارتباك العقل • هل هناك حل جاهز ؟
مغادرة البيت ، فى هذا الفجر الصامت ، ليست حلا ، ولكنه مجرد احتجاج ،
لم يكن معه الآن سوى الله الذى يسبح له الديك ويحمد له ، سوى
الطريق الاسفلتى الاسود ، والمصابيح المضاءة يمينا وشمالا ، ونباح الكلاب
وصياح الديكة مع ذلك فى أماكن أخرى • كان العالم الآن خاليا من العلاقات
وكان يسير ، ثئاب : لولا صياح الديك ، لكان الآن مندسا فى الفراش ،
يحلم ، بسقوطه من السماء ، أو بمضاجعة امرأة ، أو باتيانه ذلك الطفل
الجميل ، كان يسير ، ها هو الآن يتحمل مسؤولية مغادرة البيت ، فى
هذا الفجر الصامت ، لقد طرده الديك ، بدأ المطر يهطل ، سوف يهدى قليلا
من هياجى ، ازداد الآن هطول المطر ، مرحى ! والآن فانه لم يكن يحس
ارتعاشا يسرى داخل جسمه النحيل القادر فقط على تحمل البيرة « والروج »
كانت يده داخل جيبه هناك ، اذن دفء تام ولذيذ مثل ذلك الدفء الذى يحسه
المرء فى ليلة قارسة جدا ، مثل ذلك الدفء الذى يحسه المرء حين يكون
جنب امرأة فى ليلة قارسة جدا •

17

سعل رضوان ، ومن بعيد رأى أربعة أشباح تتهاذى فى الطريق
وتتجه نحو سيارات أجرة ، وقال هذين البيتين الشعريين :

فوضى على الشباك تنقيرة المطر
فوضى كرقصات الفجر !

أتمم •• لا أستطيع ، أحب قراءة الشعر كثيرا لكنى لا أحفظه ، هذا
هو العيب ، واشتد هطول المطر ، هل هو تضامن ؟ انه منطلق الفلاحين
وتحت سقيفة أحد الحوانيت وقف ينتظر انقطاع هطول المطر • الآن كان
عليه أن يستريح •

بعد كل برهة تمر سيارة أجرة ، بعد كل برهة يمر خضارون ،
بعد كل برهة يمر كارو ، ولا يزال الليل اسود ، وقد خف هطول المطر ،
وهكذا غادر رضوان سقيفة الحانوت ، الى أين ؟ الى البحر •• بدا له أن
يفتعل السرور ، وهكذا أخذ يغنى : كان صوته مرتفعا ، خشنا ، لا
طعم له ، وحين عبر الشارع الكبير الذى ينبت فى وسطه مدار
مخضوضر وقف يسترد انفاسه ، لم يكن فى سباق مع أحد ، ولكنه كان

رضوان وهو يتشاءب من جديد : «ان لدى رغائبي الذاتية الاخرى : وقدima قالوا ولا يزالون : ان من يستيقظ مبكرا يجلب الرزق بلا حساب ، ولكن هذه دعوى قديمة .

للمرة الثالثة تشاءب رضوان ، مهما يكن فيجب أن أنام ، لا زالت السابعة صباحا تبدو بعيدة ، اذن فما زالت هناك اغفاءة اخرى ، لا يزال الرجال الآخرون نائمين لا يزال الكثير منهم يحتضن زوجته بين ذراعيه ، الله ، فى آخر الليل تحلو المضاجعة ، هكذا يقول المتزوجون ، وبقينا انهم كانوا يستيقظون على صياح الديك ، كان النوم لا يزال ملتصقا بأجفانهم ، ومع ذلك فقد كانوا يتحملون النهوض بالرغم عنهم ، لم يكن لهم اختيار حاسم بين الله وبين المضاجعة ، كان الله ينادى عبر الديك ، وكان الجسم الدافئ يغرى . فى العالم الآخر ، كما يقول أئمة المساجد ، هناك الجنة وهى فاتحة أبوابها للذين يستجيبون لندائها ، كانت الجنة الآن تغريهم ، وكان الجسم الدافئ يغريهم بالبقاء فى الفراش ، وكان الله كبيرا ، مقدسا ، لا يأتية الباطل من بين يديه ولا من خلفه ، صدق الله العظيم ، قال امام مسجد الحى ، الفقيه موسى بن المختار ذات مساء من أيام التوعية والارشاد .

على أنه لم يكن يملك الجرأة ليقوم ويفعل مثلهم : انهم رجال كبار وغير كبار ، مسنون بالطبع ، وهذا يهمهم بالذات ، فلم هذا التعبير ؟ انتفض رضوان مرة أخرى ثم وقف أخيرا ، الآن لا أهمية للنوم بعد كل الذى حدث . لقد تمزق رضوان وتمزق معه الصباح ، الآن لا أهمية للنوم بعد كل الذى حدث . وعندما خرج الى الشارع كان « ميمى » قد بدأ ينبج هو الذى اختار أن يجد نفسه هكذا : فى السنة الماضية لم يكن يسمع أى شىء ، أما الآن فان عليه أن يصبر ، فالحى بحاجة الى ديك ، واذا لم يرد ان يعيش هذه الحالة الضرورية ، فان حيا آخر يستطيع أن يتردد عليه .

رجع رضوان الى البيت : كان الظلام الآن كتلة سوداء أضاء البيت : جنب الجدار يوجد السرير ، وعن يمين السرير طاولة صغيرة ، وفوق الطاولة الصغيرة علبة سجائر رخيصة ، ورواية ، وقلم وأوراق ، وعلى مشجب كانت هناك ثياب تتدلى كلحم خنزير عند جزار ، لقد اعتزم الخروج الى الشارع ، ما فائدة البقاء هنا ؟ الديك كان يصيح ، والناس يمرون الآن الى المسجد ، والنوم قد ذهب عن جفنيه ، من أجل ذلك لبس ثيابه العادية وخرج : فى الخارج كان الليل قائما بذاته ، وقد زرر معطفه الرمادى ثم انطلق مثل عامل عليه أن يستيقظن باكرا : فى سن السادسة عشرة عاما كان رضوان عاملا عند نجار .

الديك

15

أثناء صياح الديك ، والعالم اذاك صامت الا من نباح الكلاب ، كان رضوان قد استيقظ ، لكن بانتفاضة غريبة . انه لم يفهم ، عقب انتقاله الى هنا ، لماذا يصيح ذاك الديك المجاور ؟ كان صياحه الطويل يصم الآذان حتى ولو كان اصحابها يمرون من بعيد ، ولعل بعض السكان المجاورين له قد فكروا فى الانتقال الى حى آخر أكثر هدوء ، هذا لا شك فيه : ان كثرة الصياح لم تكن مهضومة من طرفهم ، وكانوا يفهمون أن الصياح شىء لابد منه ، وكان الديك يراه ضروريا ، لكن أن يستمر فترات طويلة ، معنى ذلك ان الارق الخبيث قد جاء ، وبمجيء الارق الخبيث من يستطيع أن ينام من جديد ؟ من يقدر ؟ شىء طبيعى أن يكون ذلك باعثا على نشوء القلق السريع فمن قبل ، حين أراد أن يتعود على ذلك ، كان باستطاعة رضوان أن يتحمل نباح الكلب المجاور ، وأى صوت أقدم كان يبعث فى الكلب هيسيريا عنيفة ، ورضوان نفسه قد قبل الانتقال الى هنا ، والآن هل يوجد غيره ممن يستطيع أن يتحمل نباح الكلب وصياح الديك باكرا جدا ؟ لا أحد . . كان رضوان يعلم جيدا أن صياح الديك انما هو صياح فى صالح الآخرين ، قال رضوان فى نفسه وهو يتثأب : « أما أنا ، مع ذلك فيجب أن أنام نوما عاديا » . هل يقوم الآن برد فعل ؟ وضع رضوان أمام عينيه هذا الاحتمال : سيحتقرونه فى الحى لانه فكر فى المساس بالديك ، وتخيل نفسه لصا سطا على المنزل القريب وضرب الديك ضربا مبرحا . نحن فى المدينة ولسنا فى البادية حتى تصدع رؤوسنا كل صباح باكرا ، المدينة ليست فى حاجة الى ديوك لأن سكانها الآخرين لا يومنون بالديوك ، والديوك لعنة لا تريد أن تنتهى !

تراجع رضوان الى الورا كمن استيقظ فى ساعة معينة بالضبط : كان يرى الآن بعض السكان المجاورين ذاهبا الآن الى المسجد لاداء صلاة الصبح . لماذا لا يقوم ويتوضأ كالآخرين ويذهب مثلهم الى المسجد ؟ قال

أيها الاخوان الصعاليك .. اصنعوا سترة من لاربيع لامراتى
تضعها على صدرها وخصرها انها جميلة ، واحملوا ولدى ، انه لا يحسن
المشى ، انه لا زال صغيرا .

هنا كانت الكاهنة تخطب على البربر المحاربين

الرجل يكذب . .

السياح يستمعون بلذة . . . وجوه فى لون الطماطم . وجوه لا تحشم يقبلون زوجاتهم على الطريق .

حينما كنت أحب تقبيل زوجتى كان قلبى يطير كعصفور خائف ،
علق الشبابيك وأحس بحبها قويا كالموت .
لقد قاتلت الى جانبى من اجل الشمس ، كانت رائعة ، كانت بطة ،
تحيا امرأتى .

أنت تسمعيننى . . الموتى يسمعون الموتى .

أحبك . .

لقد تزوجت امرأة اخرى ، انها تحبك ، ويجب أن يحب الموتى
« الموتى » .

هل أستطيع أن اقول لها انك أيضا تحبينها ؟

لقد رزقنا اطفال هاجروا منذ زمان ليحملوا الشمس للمدينة ،
الشمس التى قاتلنا من أجلها ولم نستطع نحن الشيوخ أن نحملها على
الأتاف سيحملها الاولاد .

أنا أسمعك . .

13

حسنا لقد تزوجت واحدا من الصعاليك الموتى .

أحب زوجك . لقد مات على كفى وأنا أحمله الى السفح . لقد كان
يرعبهم ، لم استطع ان أحفر له قبرا لقد داهمونا فقاتلت بفأسه .

أيها الصعاليك . . انتم تسمعوننى . اننى أنا أيضا أسمع أصواتكم
سنناديكم دائما بالصعاليك ، لقد كان بيريكليس يحلو له أن نناديكم
بالصعاليك لانكم فقراء وعمال محروقوا الوجوه بأفران المعامل ، ولكن
هذا الاسم أصبح الآن عظيما لان الذين استشهدوا هم الصعاليك ،
الصعاليك الذين يقتسمون معك كسرة الخبز ويلتقون بك لأول مرة
فيحبونك ويستطيعون ان يموتوا من أجلك .

لقد نام ولدى . . . احملوه الى امه .

اننى جائع ايها الاخوان الصعاليك ولكن قلبى عامر بالفرح .

بيريكليس بدأ ينتفخ . . عيناه تضيقان . لقد تخلص عنه اصحابه ،
أصبح كل واحد منهم « بيريكليسا » .

اولادنا الذين هاجروا من زمان ، بدأت أرى غبار أفراسهم . الشمس
الرائحة ستطلع من الارض . سنسترد وجوهنا واسماءنا ، . . الموتى
سيولدون عرايا من جديد .

والظلام والعفن وفار ضخم صغير العينين يجرى كل ليلة من
زقاق الى زقاق يأكل الاطفال والرجال .
المدينة فى قفص من الحديد .
هذا يخيفك .

لقد خفت أنا أيضا .. سأسكت ، سأستمع اليك :

- مت يا بابا لاقبلك

- كلنا موتى

- ولكن ...

- ليس الموتى تحت ، انهم أيضا فوق .

- ومتى نلتقى ؟

- عندما تشرق الشمس فنحيا نحن الموتى اطفالا وفلاحين وصعاليك
ويموت الخطباء وتتدهج الشمس على قبورهم ليموتوا الى الابد ، ويفسل
المطر المدينة وتنمو حقول القرنفل ، سيهطل المطر وتشرق الشمس فى
وقت واحد على المدينة ويغنى الاطفال للعصافير الملونة اغنية الموتى
العائدين ، « بيريكليس » لا زال يثرثر وانت تريد أن تنام .. انا أعرف
نوم الاولاد الصغار ، انه كنوم صفار الطيور .

أنت يا ولدى لا تسمع « بيريكليس » الموتى لا يسمعون الا الموتى ،
كلنا موتى : أنتم تحت ونحن فوق .. انتم لا تسمعون الخطب .. انتم
تسمعوننا وحدنا .

واذن ستنام . ستحلم .

ستحلم بسفينة صغيرة تجاهد البحر ، سفينة صغيرة مملوءة
« برانس القصب » وطفلة مدورة الوجه ستقص شعرها فتفزلون منه حبلا
طويلا وتلقون به فى البحر لتنفذوا سفينة « برانس القصب » وسيأكل تمساح
البحر الحبل وتكاد السفينة تفرق وتبكي الطفلة . ستصهل صفار الخيول
فتقفزون على ظهورها ، وتشرب سلطانة الخيول البحر فتحملون
السفينة الى غابة النوار الاسود . وتنبت نواة سوداء من الحرير على
رأس الطفلة التى قصت شعرها فيصبح شعرها من الحرير الاسود ،
وتتسع عيناها ، وتستطيل كنبلة جميلة لتصير أميرة لغابة النوار الاسود .
وحينئذ ستطلع الشمس من الارض وستجدنى انتظرك، احمل لك
الخبز والشاى وسيجد كل الاطفال آباءهم ويلتقى الموتى بالموتى .

ما اروع احلام الاولاد .

احلم يا ولدى .. ما اقوى الحلم .

الناقلات تبصق السياح ، انهم لا يرون القبور ، لا يعرفون الموتى ،
انهم يحبون الشمس ويدخنون « الكيف » ويتبعون رجلا بطربوش أحمر
وبلغة بيضاء وجلباب ابيض :

هنا مات هانيبال ...

كل أهل المدينة لن يحاربوا ، لقد فقدوا اسماءهم ، فقدوا وجوههم
لن يحاربوا من أجل أحد • لقد لوثت الحرب الماضية ايدينا بالدم والعار •
لقد حارب أهل المدينة من أجل الشمس ، ولو عرف أهل المدينة
أن حريهم لن تحمل الشمس للمدينة لما حاربوا بالفأس وجها لوجه بل
لحملوا الفأس في وجه الذين استنفروهم للحرب •
يحييا الوطن •

« بيريكليس » عاد على صهوة جواد من أثينا ليخطب على موتى
الحرب الماضية حوافر فرسه على قبورنا نحن الموتى ، انه يحيي الوطن
ويشيد بالموتى ويرشف الخمر •
بيريكليس ايها الجبان ••

فرسك الاسود الوحشى عميت عيناه ، الموتى يجذبون قوائمه الى
تحت وانت ستنتفخ ، ستتعفن ، ستضيق عيناك ولكنك لن تموت ، لا يموت
فى مدينتنا الجبناء جوف الارض الآن عامر بالفلاحين بالصعاليك الذين
حاربوا مع أطفالهم من اجل الشمس فماتوا وحينما تشرق الشمس
سيحيون ، سيحيي الموتى وحينئذ ستموت أنت وحدك يفقد الموت بحره ،
ستموت من أجل لا شيء •
بيريكليس

11 عيون الموتى تتكلم •• ما اجمل هذه الاصوات ، أصوات الفلاحين
والاطفال والصعاليك ، طفل رائع • انه ولدى الذى فتحت عيناه على الدم
والرعب فوق الجبل الذى كنا نقاتل فوقه ، ولدته امرأتى وهى تقاتل ،
وماتت امرأتى ومات ولدى وكنت انت حينذاك تضاجع امرأة ، كنا نقاتل
وكنت تضاجع النساء •• يحيي الوطن •

انت لا تسمع تلك الاصوات ولا تفهم تلك الاصوات • ولدى الذى
دفنته اسمع صوته الآن ، أنت لا تسمع صوت ولدى لانك لا تفهم معنى
الاولاد •

أنا أسمع صوتك يا ولدى ولا اعرف قبرك •
أسمع أصوات أطفال كثيرين ولكننى احس بصوتك قويا بين اصوات
جميع الاطفال الذين ماتوا بالجوع والخوف •

حسنا لقد تعلمت الكلام •• وتعلمت ان تعرف اباك •
قالوا لنا سنربح الحرب ، ولكنهم هم الذين ربحوا وربحونا نحن
أيضا ، كمشة من الحيوانات التى كانت تخطب من الخلف ونحن نموت
فى الصفوف ، كمشة من الحيوانات التى لم تحارب ربحت الحرب •
احس بالجوع •

ولكن هذا حسن لانك انت غير جائع •
المطر لم يصب على المدينة ، ولذلك لم احمل لك زهرة اغرسها
فى اى مكان احس انه قبرك •• ليس فى كل حقول المدينة زهرة •

الشمس والموتى

فقدت اسمى
فقدت وجهى
لا أحمل هوية

أحمل أوراقاً صغيرة ملونة ، وعلى ورقة زرقاء كتب عنوان بيتى
القديم واسمى الذى يعرفه الناس ولكنه ليس اسمى ، والى جانبه الصق
وجه يعرف الناس انه وجهى ولكنه ليس وجهى
لقد فقدت اسمى الذى أحبه •
فقدت وجهى الذى اعرفه وحدى

هذه الورقة الزرقاء ، كثيرا ما سمعت البوليس يدعونها هويتى
ولكننى انا اعرف انها ليست هويتى • انها ورقة زرقاء حملها دائما حتى
يمكننى أن أعود للبيت دائما -

زوجة جارنا لم تعد للبيت ذات ليلة لانها لم تحمل ورقتها الزرقاء •
أخبرنى زوجها المقعد أنها خرجت لتشتري قليلا من الشاي والسكر فضبطتها
الدورية وساققتها مع العاهرات ، وأرادوا تقبيلها فلما بصقت فى وجوههم
ضاجعها كل رجال الدورية •

عينها الحزینتان ابدا • • والوشم الصغير الاخضر ، وكل اشياءها
افترستها الدورية •

تسقط الحرب
يسقط القهر
يسقط جارنا

لقد حارب فقد رجله وعاد ليضاجعوا امراته •
لا لن نحارب ، اننا نحب زوجاتنا • نحب أن نقف على أرجلنا
دائما لنحمل الشاي والسكر والخبز للاولاد •

بالرفض ، فالاشعار
والشمس والزنبقة الاليفة ،
ترفض أن تسير فى جنازة الخليفة •

ويكذب النجم ، وتبقى الرؤى
مبحرة فى ليل تسالها
ويسفر الصبح ولما تزل
أطلال لقمان على حالها
فاحمل الكف أعيد جذع أنفى ، أصلب الرمح على الجدار
انسبل خلف لحيتى ، أخفى فلول السهم فى الغبار
فأبصر السماء أسرابا من البغات ، لا تنصب فى ملامحى
فحيح افعى ، او تدق العمر ذيل عقرب معقوف
أثرت هذا النقع أعواما ، تناءت سفرتى ، ناديت ، ما أجابت السيوف
يا دارنا البيضاء ، من اسرى يريش من جناح النسر فى عينيك !
دق الفجر مسمارا !
يا دارنا ، حتى كان المرح غمر من صريف الموت بات فى دمي يحصد بالظلمة
أزهارا
فمن غدا يحملنى للحقل ، أو يصبنى فى ظمأ الصحراء أنهارا •
حفرت هذا القبر ، لم ادفن سوى سيفى ، وباتت صيحتى ،
فأسا وتابوتا وأحجارا

9

بقية الحديث صمت ، فاغمسى رياحى
فى الدم يا مقبرة المدينة ،
مدى من الاسلاك والسكينه
نارا تفك الحرف من شواهد القبور •
متى يدق الجبل الموتور
طبوله ؟ متى يفيض التمر والحليب فى الشفاه ؟
شالة لا تمد لى ثديا ، ولا تبل فى يفاعه المياه
يبوسة المشيب فى الجفون ، يؤس الحرف فى المتاه •

دار لقمان عام 1965

الشمس والازهار
وأعين الصغار
تخضل في دروبنا ونيرانا
يا دار لقمانا
موائد الامطار فيك ، والردى ، والريح ، والاشعار
فكيف لا يورق بين هذه الاسوار
صوت ، وينمو في الدجى برق ، ويرتد الصدى
في الحبر والاحجار .
عرى خوابيك ، اغرقى
صبي قبور الشفق
يا دار لقمانا

8

تفجرت أطلال لقمان ، فكل حصوة نهر
وكل ملة سحابه ،
وهذه الشوارع الوثابه ،
تملك أن تشعلنى سيفاً ، وأن تدحونى
تحت جدار القصر خيط نار ،
أن تشرع الرماح من سواف العذارى ،
وتنزع الكلمة من مستنقع الحجار ،
يا زمنا ينوء في جوانح النور ،
يا زمن السدة والسبحة والبخور ،
فجره غصون الدم فى غيمتك الشيباء ،
وامسح جبين الماء

نظري ، لان أدبنا الجديد يولد معانقا لمشاكل الناس ، ومتبرما من
هذا الجمود الرائن على « دار لقمان » رغم تجديد الازهار ، وانسكاب الدماء .
وكان هذه الاصوات الفتية تردد بلسان المجاطى :
« متى يلق الجيل الموتور طبوله ؟ » •

ما نخشاه ، ويخشاه الكثيرون هو أن يقتصر التغيير على البنيات التحتية دون الفوقية ، فيستمر الاختلاط ، والالتباس ، ويستمر التكديس « والتعصير » بدون ادراك ولا تمثيل . والادب باعتباره تعبيرا واعيا « فوقيا » عن حقائق مجتمعية وفردية ، مطالب بأن يمحو - بوسائله ومقاييسه - آثار التخلف والجمود ، وأن نفتح الابواب أمام الطاقات القومية لترتاد - من خلال تجاربها - آفاق التجربة الكونية المعاصرة .

لقد شهدنا نحن كذلك ، في المغرب ، معارك جدلية ساخنة حول تحديد وظيفة الادب في شعب متخلف ، وحول شروط تحقيق الأصالة ، وحول مبررات وابعاد الالتزام عند الفنانين (خصوصا من سنة 1962 الى 1965) ، وحرنا في تعليل ازدهار انتاجنا الادبي : هل تعود الاسباب الى انعدام وسائل النشر ؟ أم أن السبب اعمق من ذلك ، يتصل بالضمون والشكل اللازم توفرهما وارتباطهما بالمرحلة الإنتقالية ، القلقة ، الخصبة ، التي يعيشها شعبنا ؟

ليس المقصود هو التجديد لذاته ، ولا الوصول الى « الطلائعية » من أقرب سبيل (اقتباس الاشكال الفنية الاجنبية ومغربتها) . ولكن الشكل المطروح هو أن يصبح الادب ، والفن عموما ، أداة من الادوات الفعالة لتشكيل ملامح المجتمع الذي نتطلع اليه . والتجديد في المجتمع هو أيضا ، بل أساسا ، استجابة لحاجيات بيولوجية ونفسية وانسانية . وقد كان الحلم الخلاق دائما وراء كل طفرة وكل تجديد . وكلما استنفذ جيل أحلامه وطاقاته ، تهاى الجو لبروز طاقات شابة طافحة بالأحلام والاصرار على تحويل اللاواقع الى واقع .

ويبدو أن فوات فترة « الفوران » وتأثيراتها على الادب العربي ، يجعل الظروف الآن ملائمة لاعادة النظر في أشكال ومضامين عطاءاتنا الابداعية وطبيعي أننا لن نبني على فراغ ، فكل التجارب ، وفي مقدمتها تجربة تراثنا ، جديرة بالدرس والاهتمام . وبقدر ما يجب أن نتشدد مع المفاهيم الاجنبية ، بقدر ما يتحتم أيضا أن نقاوم استمرار العناصر النابعة من ماضينا وذواتنا . ان المعوقات لا تقتصر على « الواردات » ، بل كثيرا ما تنبثق من دواخلنا ، ومواجهتها تقتضى نفس الشجاعة والاصرار والتحلى .

ما قيمة هذه الكتابات العربية التي تنشرها مجلة «انفاس» ؟

من الصعب أن أحكم عليها ، لان اصحابها يعيشون فترة حاسمة من تطورهم وتبلورهم ، ولان الاكتمال الفني يختلف فيما بينها . واذن فهي ارهاصات تشير الى الطريق أكثر مما هي معالم تحدد الاتجاه . وما يلفت النظر في كتابات هؤلاء الشباب المغاربة ، هو أنهم ، مهما تعددت الاصوات والاشكال ، يلتقون في شىء واحد : لا شىء على ما يرام . وهذه ميزة في

أدباؤنا الشباب . . ولا أنوى هنا استقصاءها ، وإنما أشير الى أبرزها .
واعتقد ن تأثر حركتنا الوطنية بالحركة الفكرية فى الشرق العربى حقيقة لا
سبيل الى نكرانها . وكان من نتيجة ذلك التأثير ، أن أدباء مغرب ما
قبل الاستقلال ، تلقفوا قصائد البارودى وشوقى وحافظ ، وسارعوا الى
النسج على منوالها ليعززوا المفاهيم السياسية والاجتماعية والدينية التى
كانت تشكل محور حركتنا الوطنية آنذاك . نفس الشيء يمكن أن نقوله
عن مسرحنا وقصصنا (تأثير يوسف وهبى ، ومحمود تيمور ، وجورجى
زيدان . .) .

لا سبيل الآن الى مناقشة وتعليل هذه الظاهرة ، ولكن ما اریده هو
أن اتساءل عما اذا كان هذا التأثير الادبى « الشرقى » ما يزال مستمرا
عند ادبائنا الشباب .

لا أشك فى ذلك مطلقا ، وهو تأثير يصل أحيانا الى حد التقليد .
الا أن الادب المغربى الحديث لم يعد يستمد أشكاله من الشرق وحده ، بل
ربط صلاته بالغرب كذلك ، وتنوعت موارد الثقافة ، وألوان التفكير .
وهكذا أصبحنا نجد الى جانب بصمات نجيب محفوظ ، ويوسف ادريس
والسياب ، وعبد الصبور ، والبياتى ، ومصطفى محمود . . الخ ، أصداء
لافكار سارتر ، وكامو ، وماركس ، وجوركى ، ويونيسكو ، وروب والان
كرييه . . .

5

شئ طبيعى ؟ ربما .

ولكن الشئ غير الطبيعى هو أن يستمر هذا الوضع الى ما لا نهاية:
ياخذ الشرق عن الغرب ، وناخذ نحن عن الشرق ، و « يكتشف » الغرب
فولكلورنا وروحانيتنا فتهافت نحن على الصورة ونترك الاصل . وماذا
تكون النتيجة ؟ أدب « خليط » (على وزن لقيط) يفقد الارضية القومية ،
والأصالة التاريخية .

ومن الاقرار بالواقع ، القول بأن الفكر السياسى والاجتماعى ، هو
الذى طرح منذ عشر سنوات تقريبا ، مسألة ضرورة البحث عن الأصالة
القومية . كان طبيعى ، بعد الاستقلال السياسى ، أن يستشعر الجيل
الجديد مدى الخواء الذى يكتنف حياته ، ومدى عمق الرواسب الناجمة
عن التقاء ثقافتين ، وتجابه طرازين من القيم والمفاهيم . العودة الى
ما قبل مرحلة الاستعمار مستحيلة ، والاستمرار فى تكديس العادات
والتقاليد الاجنبية الى جانب الآلات والوسائل التقنية ، عقيم ومعتل . .
واذن فاین هى تلك « المحجة البيضاء » التى تهدى ولا تضل ؟

لا شك أن البدء بتغيير البنيات التحتية ، واقامة الاسس المادية ،
شرط ضرورى وسابق لكل محاولة ترمى الى القضاء على التخلف . ولكن

الجيل الموتور

بقلم محمد برادة

لكل جيل حقيقته .. وحيوية التاريخ التي تفتن الفنان أكثر من أى أحد آخر ، مصدرها ذلك التغيير الذى يحدثه من حقبة لآخرى ، وتلك القوة التى يكسر بها الرتابة ، ويجدد القيم والمفاهيم .

وأن يتساءل كل جيل عن حقيقته ، فهو أمر جد طبيعى ، لأن أظن شقاءه هو أن يعيش الانسان مشلول الفهم ، مبلد الاحساس ، فاقدا لكل جراءة تدفعه الى التساؤل والتجديد ، والسعى للخروج من الانبهاج والتقليد .

4

وليس هناك صوت واحد ينطق باسم كل جيل .. بل كثيرا ما تتعدد الأصوات ، وتتباين النغمات لحد التعارض والتطاحن . ذلك أن التغيير المجدد لا تقبله سوى الفئات الاجتماعية صاحبة المصلحة فى هذا التغيير .. فى حين أن الطبقات المسيطرة تلجأ الى المحافظة عما هو قائم خوفا من فقدان امتيازاتها .. هذا شئ طبيعى ، لانه يشكل جوهر الجدلية التاريخية . وقيمة كل جيل هى فى أن يدرك « حقيقته » الخاصة ، أى المسار التاريخى الصاعد ، وأن يعبر عن هذا التصاعد ، وينضم للقوى المجتمعية المهيأة موضوعيا لاحداث التغيير .

وبالنسبة للمبدعين ، فان هناك بعدا آخر يزيد فى تعقيد الاختيار ، والتعبير عن رؤيتهم الاجتماعية ، وموقفهم من التطورات القومية والانسانية . وأقصد ، التاريخ الفنى المسجل لتطورات الاشكال الفنية ، والتراكيب الابداعية ، وحساسات العصور . صحيح أن كل تاريخ فنى يستمد أبعاده وملامحه من « التاريخ الام » ، ولكنه فى نهاية الامر ، يشكل التفرد النوعى للتعبير الفنى ، ويدعو المبدعين الى عدم تجاهله ، وادخاله فى الاعتبار كلما أرادوا التعبير ، وقصدوا الى التجديد .

فاين يقف أدباء المغرب الشباب الذين يكتبون بالعربية ، من هذه المعطيات ؟ هناك عوامل كثيرة أدت الى ايجاد هذا المناخ الذى يتنفس فيه

اعادة النظر (بشكل أقل أو أكثر جذرية ، ووضوح ، ووعى) فى تراث ادبى وثقافى ، وفى بعض العلاقات الضيقة المتفاوتة التى يتخبط فيها الادب منذ الاستقلالات ، سواء المكتوب بالعربية أو بالفرنسية .

وبديهى أن يكون هذا الاختيار مؤقتا وغير كامل ، نظرا للوسائل المحدودة التى تتوفر عليها المجلة ونظرا للصعوبات التى تواجه الاتصال بين كتاب البلدان الثلاث وأحيانا بين الكتاب داخل كل بلد على حدة (1)

ولكن اذا كان هناك بعض النقص الذى يرجع الى تلك الاسباب المادية ، فإن البعض الآخر كان معتمدا ، ويجب أن يفهم كموقف واضح من جهتنا .

فالادب الجديد بالنسبة إلنا هو الذى قطع فعلا صلاته مع كل أنواع الرجعية ، وجاء بمضامين واشكال تعبيرية جديدة . غير أن هناك عددا من الادباء الشباب ، شيوخ ، يقبلون الاجترار الدهنى لادب مقبور . ومن جهة أخرى ، لا يمكننا أن نأخذ بعين الاعتبار أى ادب إلا اذا كان ملتزما، بعمق، بالمعركة الثقافية، ومتصلا بالكفاح الوطنى فى مجموعه . فادب المهرجين والفنانين العبيد وعملاء القمع الثقافى، الذين كثروا ، مستترين أحيانا وراء شعارات التعبئة الديماغوجية ، لا يهمنا الا عندما يجب فضحه او محاربته . وهكذا ، فإن مجموعة « أنفاس » تشعر بمسؤوليتها عند نشر هذا الحاصل ، المؤقت والمتحرك ، لأدبنا .

3

أملها من ذلك أن تساهم فى توضيح مشاكلنا واثارة نقاش ، صار عاجلا ، حول دور الادب فى بلادنا ، وحول المراقيل (اللغوية والثقافية والسياسية) التى يجب أن يتخطاها ، لكى يعبر بكل حرية عن واقع شعوبنا وتطلعاتها العميقة .

وأملها كذلك تطوير الحوار بين الكتاب أنفسهم حتى يستطيعوا أن يقارنوا تجاربهم وأن يخرجوا من الصمت والعزلة التى لا يستفيد منها الا مقبرو الحقيقة .

أنفاس

(1) يلاحظ القارئ غياب النصوص الجزائرية والتونسية باللغة العربية

تقديم

يجد القارئ في هذا العدد من « أنفاس » بعض أوضاع للادب الجديد بالمغرب العربي . غير أننا بتقديمنا لهذه المجموعة لا ندعى تحقيق انتولوجية جديدة للادب . اذ أن ذلك سيكون منافيا حتى للمبادئ التي كانت تقود دائما عمل مجلتنا . فبالنسبة لادب لا زال في مرحلة المخاض، فارضا نفسه يوهيا في التناقضات والكفاح والمعارضة ، لا يمكن لانتولوجية معينة الا ان تغالى في تمجيده ، وأن تدفنه في توابيت ذهبية ومسالك جامدة .

2

ولا ندعى أيضا تقديم نوع من عكس - الانتولوجية يمكن ان يأخذ شكل بيان للمدرسة أو مجموعة . اننا لا نخفى أن هناك خلافات عميقة بين بعض الكتاب المجتمعين في هذا العدد ، سواء على صعيد محتوى أدبنا المقبل ، أو على صعيد مشاكل الكتابة ، أو الاختيارات الثقافية والمذهبية للكتاب .

ومن جهة أخرى ، لم تستطع بعض الاختيارات والمتطلبات التي قادت عملنا المتعلق بالادب المكتوب بالفرنسية أن تتوفر ، منطقيا ، بالنسبة للخصوص العربية . وهذا الفارق لا يأتي حسب نظرنا من قطعة جذرية بين الوضعيتين وبين وسيلتي التعبير (كما يريد البعض أن يوهمنا) ولكن مرجعه هو التطور التاريخي الخاص والمعطيات اللغوية الخاصة بكل الوضعيتين . لقد أردنا ، بمواجهتنا للنتاج الأدبي باللغتين ، أن نعيد النظر في ازدواجية مصطنعة كثيرا ما حاول البعض تعميقها ، وأن نفتح بالمناسبة نقاشا وحوارا يتجنبه كثيرون لسوء نية أو لفرض ما .

وبالرغم من ذلك ، تعتبر مادة هذا العدد ثمرة لاختيار لا مفر منه . اذ ان الهدف كان يتطلب منا أن نقدم ، بكل موضوعية ممكنة ، مجموعة من أوضاع ، وأصوات ، ومشاعل مجموعات وأشخاص فرضوا أنفسهم نسبيا منذ بضعة سنوات ، أكثرهم انسلخوا عن ادب الجيل القديم ، عازمين على

أنفاس مجلة مغربية أدبية ثقافية

4 شارع باستور الرباط المغرب ش. ب. 79-989 الهاتف 235-92

المسؤول عبد اللطيف اللعبي

المجموعة العاملة محمد اسماعيل عبدون مالك علونة محمد عزيزة
محمد شبعة برنار جاكوبياك عبد اللطيف اللعبي محمد المليحي
المصطفى نيسابوري

فهرس

مقدمة	أنفاس
الجيل الموتور	محمد برادة
	النصوص العربية
دار لقمان عام 1965	أحمد المجاطي
الشمس والموتى	عبد الرافع الجوهري
الديك	ادريس الخوري
الرهبان في صلاة الورق	أحمد صبري
أوراق في الريح	محمد الميموني
أناشيد للوجه الضائع	أحمد الجوماري
اللغو والاصوات	محمد برادة
في الظهيرة ، وكانت الشمس	محمد زفراف
فلسطين	حامد الهواضري
من في الجبة ٢٠٠ ؟	سالم حميش

النصوص الفرنسية

تقديم	عبد الكبير الخطيبي
محمد اسماعيل عبدون مالك علولة (الجزائر) سمير عيادي محمد	
عزيزة (تونس) محمد خير الدين عبد اللطيف اللعبي عبد القادر لقطع	
عبد العزيز المنصوري المصطفى النيسابوري (المغرب)	

العمل التشكيلي

طوني مرايني مليحي	التجمع الدولي للنحت بمكسيكو
معروض طلبة مدرسة الفنون الجميلة بالدار البيضاء 1968	

شبعة والمليحي	الغلاف
شبعة	الاخراج
محمد المليحي	الوثائق الفوتوغرافية

السنة 3 الدورة 2 - 3

عدد 11 - 10

خامس شركة الدخان

ماركيز

السجارة المنعشة



اوضاع ادب المغرب العرني

ممد برادة امد المفاطة
ع. الرمنع البوهري ادرس الكورق
امد صبري ممد الميموني
امد البوماري ممد زفزاف
حامد الهواضري ممد سالم حميش